

# La Vie illustrée : journal hebdomadaire

## I. La Vie illustrée : journal hebdomadaire. 1902-12-19.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# LA VIE ILLUSTRÉE

CHEZ LES DOUKHOBORS



RÉSULTAT DE LA SUPPRESSION DE LA DOMESTICITÉ ANIMALE. — CHARRUE TRAINÉE PAR DES FEMMES

## Chez les Doukhobors

SUR LA RIVE

La rivière charriait des glaçons. C'est en vain que, debout sur le boghei, une main faisant porte-voix, mon compagnon appelait le passeur. Les doigts engourdis par le froid malgré l'épaisseur des gants, je tenais moins ferme les rênes de corde et comme la pente vers la rivière à quelques pas devenait rapide, j'arrêtai brusquement les chevaux. A quoi servait d'aller plus loin ? Cette fin d'octobre sévère, avant même que ne tombât la neige, gelaient les eaux du nord canadien. La Saskatchewan, à demi prise, bousculait de blanches mosaïques et, rageuse de se figer implacablement pour des mois, cherchait en tourbillonnant un chemin autour des glaçons pour s'enfuir au lac Winnipeg. Le passeur ne s'aventurerait plus. Mais qui savait dans combien de jours la glace serait assez solide pour nous permettre d'avancer ? Toutes communications rompues, un monde s'arrêtait ici. Et cependant sur l'autre rive, dans la grande plaine dénudée mon compagnon me désignait le premier village des Doukhobors : cela semblait des petits tas de terre espacés sous le ciel gris, et le vent, en larges rafales, y balayait de lourdes brumes.

Quel autre monde commençait là ?

Les Doukhobors qui se révélèrent, malgré les prisons de Russie et l'exil aux mines sibériennes, par le refus d'être soldats, le refus de s'instruire en l'art de tuer, ont pour vivre, émigré en masse dans ces plaines du Canada qui rappellent leurs mornes steppes. En liberté que deviennent ces hommes dont l'acte antimilitaire eut un tel retentissement que des petits conscrits de France et de jeunes recrues d'Allemagne à leur exemple s'enthousiasmèrent et, comme eux, firent grève au fusil ?

Les eaux de la Saskatchewan défendent-elles aujourd'hui l'accès d'une terre promise ? Et devrai-je, de si loin venu, renoncer à connaître la cité qui s'ébauche sur l'Autre Rive ?

Attendre ? Retourner chez les Mennonites où nous avons dormi la veille ? Je risque en perdant du temps de laisser une précieuse complaisance et de perdre, avec mon compagnon, ses chevaux, sa voiture et surtout le sagace interprète que, si bonnement, il accepte d'être. Visiblement l'hypothèse de rentrer chez lui à Duck Lake paraît plutôt lui sourire : notre attelage, en forçant un peu, et rebroussant chemin vers l'est, pourrait cette nuit gagner Rosthern où nous retrouverions de vrais lits ; on reviendrait dans une huitaine quand la rivière serait sûrement prise. Je ne sais comment résister. Par contenance je déplie une carte où des ajoutés manuscrites indiquent les récentes colonies et j'aperçois tout à coup, à une trentaine de milles au sud, du même côté que nous de la rivière, un autre village Doukhobor. Pour ce que nous voulons savoir, ce village vaut celui d'en face. Qu'importent quelques milles de plus ! je n'ai pas besoin d'insister ; mon enthousiasme est contagieux. Un coup de fouet, guidé à gauche ! et vers de nouveaux horizons nous courons par la route libre...

ÉTAPE BRULÉE

En longeant la Saskatchewan, nous trouverons avant ce soir, à l'un de ses coudes harmonieux, le calme foyer des Doukhobors. Pas d'erreur possible. Allons vite. A mesure que nous remontons son cours, la rivière semble davantage prise ; la couche moirée, mince encore, s'étend presque d'une rive à l'autre. Du brouillard persiste dans le matin. Le disque blafard du soleil a les rayons durs de la lune. Des heures glaciales tombent, silencieuses, sur le tapis fané de la prairie où floconne l'armoise blanche...

D'une traite, malgré le vent debout, à midi nous avons franchi une bonne moitié du trajet. Les chevaux commencent à souffler ; dans la buée, leurs naseaux fumants secouent de pesantes stalactites.

Halte pour laisser reposer les bêtes ; les hommes d'ailleurs en profiteront pour se réchauffer d'une tasse de thé. De longues épines des buissons morts, ces margotins de la prairie, servent à allumer le feu que nous alimentons de branchages pris aux arbustes du bord de l'eau. Reste à mettre dans la casserole un glaçon de la Saskatchewan.

Fâcheusement, les herbes sèches que nous n'avons pas eu la précaution d'arracher autour du brasier s'enflamment et, malgré l'effort de nos bottes qui les piétinent, communiquent le feu à la plaine. Le feu gagne au large, sous le vent : des crépitements, de la fumée — les chevaux s'effraient... Et nous sautons dans la voiture, plus réchauffés que nous ne voulions, sans avoir eu besoin du thé.

Est-ce justifier dans sa lettre cette expression : brûler l'étape ?

Rien à craindre de grave, au reste ; la direction du vent violent chasse l'incendie derrière nous, autant vaut dire dans le désert, et tandis que les chevaux excités galopent, bride sur le cou, je retourne souvent la tête pour jouir d'un spectacle superbe :

Le feu s'élançait, roule, se joue, escalade les plis de terrain, glisse aux pentes vers la rivière, allume la torche des trembles et grimpe aux cheveux blonds des saules, il sautille dans l'herbe courte, grignote sinueusement la plaine, hésite sous des trombes de vent qui nous portent des bouffées chaudes, revient en arrière, ondule, s'éloigne de nouveau, mord les buissons, rampe, se meurt et se ranime pour couler en nappe sans fin... Et le

fond blanc de la rivière, fêlé d'îlots violacés, semble un bol de punch brisé qui verse sur la prairie le caprice des flammèches bleues...

\*\*

Devant nous, le paysage blême est d'un hiver plus intense. La neige menace. Et le froid cingle notre impatience d'arriver.

KIRILLOFFKA

De loin on distingue des maisons basses, grisâtres, près des meules jaunes, tandis que nous courons déjà entre des terres cultivées, de grands espaces labourés, sur lesquels nulle habitation ne s'élève. Ce ne sont plus les fermes isolées des Mennonites avec leur culture alentour : là-bas, c'est le village où vivent les uns près des autres tous les colons, des Doukhobors, dont les terres ne sont plus séparées en lots et s'étendent, d'un seul tenant, dans les longues vagues des sillons.

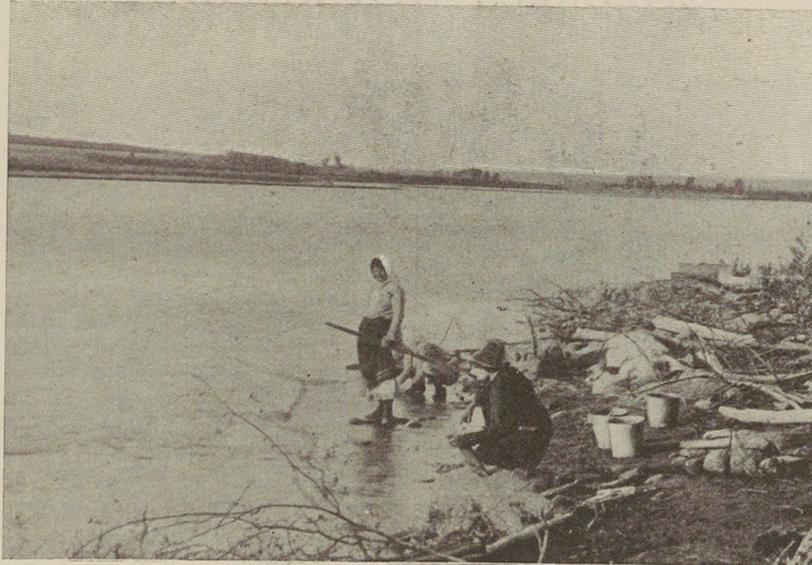
Le village de Kirilloffka est une large allée, sans arbres, bordée d'une vingtaine de masures construites en poutrelles de bois recouvertes de terre grise où brillent, par place, des pailles claires. C'est l'heure du soir où l'on mène les animaux à l'abreuvoir ; l'abreuvoir est la rivière, à quelques cent mètres plus bas : là, les hommes ont cassé la glace. Les femmes conduisent par le licol les jeunes chevaux turbulents, pendant que les bœufs placides descendent l'avenue en liberté. Un groupe d'enfants qui nous a vus se

disperse vers les maisons et nous venons à peine de mettre pied à terre que les anciens du village s'avancent et, sans questionner, nous aident à dételer nos chevaux.

Se trouver ici à pareille heure, cela signifie qu'on y couchera. Une simplicité primitive épargne les explications. Mon compagnon qui parle russe ne m'a paru dire que : merci. Les chevaux sont bientôt conduits aux écuries, étables communes du village si peu différentes extérieurement des maisons et attenantes aux resserres à grains où se centralisent, avec méthode, ressources de chacun, espoirs de tous...

Notre demeure sera celle-là même devant laquelle la voiture s'est arrêtée, abri rustique mais bien clos derrière la porte pleine étroite et les fenêtres à petits carreaux, sous le toit de terre où l'herbe pousse, le toit débordant un peu, le toit accueillant des colons russes.

Alourdis par nos capots, encombrés de nos couvertures, dès que nous sommes dans la cahute nous jetons manteaux et peaux de bêtes ; mais, la légèreté reconquise, le désir me prend aussitôt de ressortir faire un



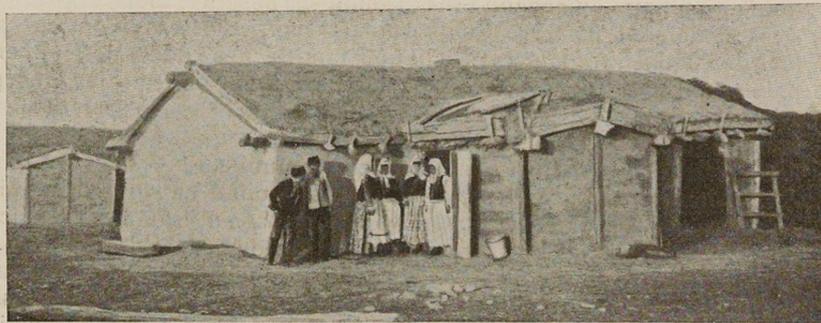
SUR LA RIVE



FEMME CONDUISANT UN CHEVAL A L'ABREUVOIR



A KIRILLOFFKA. — LES MAISONS



A KIRILLOFFKA. — LES ÉTABLES

tour au boulevard de la colonie. En attendant que la nuit tombe, c'est encore le meilleur moyen pour se dégourdir les pieds à demigelés dans les bottes.

Les femmes qui reviennent de la rivière portant des seaux ballants aux bras sont fortes et frustes, caraco large de bure bleue, jupe courte retroussée par côté sous le tablier de couleur vive, les traits heurtés, et comme coiffure un rigide petit bonnet rouge bordé de noir et cocardé en façon de bonnet phrygien. Curieux, les enfants se rapprochent, roulent enveloppés d'indienne voyante, un fichu noué sous le menton. Et de jeunes gas du village adossés au seuil des étables, graves déjà, réservés, très dignes sous la toque de feutre rude, regardent passer l'homme qui vient des villes...

Les paysans retour des champs s'abordent pour le bonsoir avec des politesses de cour, retirent leur coiffure, s'inclinent trois fois, et, redressés, la taille haute, parlent sans gestes. Avec leur tunique croisée, le large pantalon dans les bottes, ces réfractaires aux yeux doux qui portent pour la plupart la longue moustache gauloise ont étrangement dans l'allure quelque chose de « vieux soldat ».

\* \*

Mon hôte me vient chercher et me ramène à son isba où le feu de

bois dans le poêle de terre fait gambader des clartés pâles sur le sol de terre battue. Terre des murs et du plafond aux poutrelles teintées de terre : on est comme enfoui. Et c'est tiède. Les femmes apportent sur la table massive, fichée dans le sol près de la fenêtre, le souper que nous partagerons. Tablée, je ne dis pas de six couverts, car enfin il n'y a point de fourchettes; mais nous jouissons tous d'une cuiller, une profonde cuiller de bois qu'on plonge à son tour dans la soupe : l'aïeul a donné le signal, sa femme, son gendre, sa fille, mon compagnon, moi, nous suivons. Les enfants sont servis à part dans de larges écuelles, chacun la sienne — quand ils seront grands, quand ils seront propres, ils feront comme nous. Qu'ils patientent! La soupe me semble sûrette, mélange bizarre de choucroute et de crème; heureusement le pain ne manque pas, le beurre non plus, et le second plat,

la bonne crêpe individuelle, vainc l'appétit. Il est sept heures; au long des murs s'abaisse une sorte de lit de camp où l'on dispose des couvertures: enfants et femmes vont se coucher. Les hommes veilleront ce soir aux lueurs de la lampe à huile. Le thé bien fait, sans samowar, fume en nos tasses — on va causer.

#### PAROLES SOUS LA HUTTE

Une hâte de savoir ce que sont au vrai ces Doukhobors, légendaires et si peu connus, me met aux lèvres trop de questions que je m'efforce de simplifier pour que l'interprète ne s'y perde. J'offre des cigarettes. On ne fume pas. Bon. Inutile aussi, n'est-ce pas, d'ouvrir ma gourde de whisky? Eh bien! si, une petite goutte, exceptionnellement, pourquoi pas! Ce que je ne leur ferai point avaler, par exemple, c'est une bouchée de viande : végétariens irréductibles, et non pas par hygiène humaine; mais pour la raison péremptoire qu'on ne doit pas tuer les animaux. Ne pas tuer!

Ne pas être violent... Nous sommes dans le vif du sujet, et j'ai relevé cette nuit-là, les méandres d'une philosophie d'honnêtes hommes et de petits enfants...

\* \*

Leur nom « Doukhobortsi » veut dire : ceux qui combattent l'esprit, l'esprit ayant pour eux le sens d'esprit malin, mauvais. Est-ce bien

ainsi que l'entendait l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> à qui revient l'initiative de cette brève désignation quand la secte fit parler d'elle? Le nom resta. A cette époque, d'ailleurs, ils se groupaient sous le titre moins portatif de *christiani wsemirnowa bralstwa* : chrétiens de la fraternité universelle. C'était plus long sinon plus clair, car il fallait encore savoir qu'ils donnaient à christianisme la simpliste signification d'aimer le bien et de fuir le mal, concevant étroitement par bien l'horreur de la force brutale.

— Mais enfin, leur demandai-je, si le village était envahi par les Indiens, que feriez-vous?

— Nous les prierions de nous laisser en paix, nous essaierions de leur faire comprendre que c'est ainsi que les hommes doivent vivre; et s'ils ne voulaient écouter, nous nous remettrions à Dieu.

Ils croient en effet à un Dieu qui accordera récompense ou châtiement éternel. Toutefois ils ne s'embarrassent pas de préciser un enfer et un paradis. Leur mysticisme est vague : la mort prolonge la vie; Dieu a tracé deux chemins, ceux qui prennent le bon jouissent du repos de la conscience et, après leur mort, se réveillent dans la félicité, tandis que ceux de la mauvaise route qui, durant leur vie, ont déjà dû se sentir brûlés d'une douleur intérieure, continuent à souffrir par delà le silence des tombes.

Sans révolte de parti-pris, ils admettent la puissance des rois, recon-

naissent la nécessité de payer des taxes pour le besoin des gouvernements, et nous disent que s'ils ont quitté la Russie, c'est uniquement pour se soustraire au service militaire, seule entre toutes les choses, prétendent-ils, que l'autorité n'ait pas le droit d'exiger.

C'est la parole de l'évangile : « Rends à César... »; mais c'est le geste plus expressif que le geste ordonné par Jésus, de remettre l'épée au fourreau, puisqu'ils rejettent le ceinturon!

La force d'un peu de logique et le charme d'une formule simple ont pu donner à ces moujicks l'audace d'une conclusion.

La passivité s'est faite acte.

Point extrême et relief unique d'une plane philosophie rabotée par la soumission.

Plus soldats! mais chrétiens, hélas! vite chus dans la résignation jusqu'à ce qu'une nouvelle formule, intimement persuas-

la Loi — ou les égare dans un rêve

Le chant des psaumes berce leur dimanche. Les prières ne sont pas écrites; ils se les transmettent verbalement, toutes inspirées de l'évangile; j'en ai noté, mot à mot, une, pour que ne soit plus discutable le credo de ces anti-soldats :

« Seigneur protégez-nous dans l'obscurité et dans le sommeil; protégez-nous des méchants et des pécheurs ;

« Aidez-nous dans notre effort contre le mal ;

« Satisfaites nos besoins corporels; dispensez vos dons sur toutes les terres.

« Donnez-nous la compréhension, l'énergie pour le bien, la sagesse; instruisez-nous de votre Volonté; affermissez-là en nous.

« Nous te louons, Seigneur, pour toutes tes actions ;

« Nous chantons ta trinité sainte du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Ils chantent beaucoup les Doukhobors, ils chantent avec componction les coutumières litanies, verseuses de potions éventées; mais ils ne savent pas de chanson neuve. Ils piétinent, en mesure, dans le passé.

\* \*

De même que leur foi est nébuleuse, leur conception sociale est vacillante. Autrefois, content-ils, en Russie, ils avaient une caisse com-

mune au village où chacun puisait selon ses besoins; mais aujourd'hui, c'est seulement la terre qu'ils veulent mettre en communauté pour faciliter la culture, laissant à chaque famille le produit de son effort personnel. Quels comptables s'y reconnaîtraient! En fait, les uns possèdent des chevaux, les autres non. Il est vrai qu'ils se les prêtent suivant la nécessité.

Une sorte de mutualité remplace le communisme.

Le communisme, expliquent-ils, n'a pas donné ce qu'ils espéraient. Ayant remarqué que certains ne voulaient pas suffisamment participer au travail, ils ont, à regret, dû rétablir les bénéfices individuels. La propriété n'est plus collective dans aucune des colonies. Chacun, de son gain, achetant vêtement et tout objet. Chacun au demeurant assuré qu'en cas de vieillesse ou de maladie l'aide viendra des frères valides.

Ils refont de vieilles expériences. Ils recommencent, sur terre vierge, la série des étapes connues, et comme ce sont de bonnes gens, qu'ils sont groupés par petit nombre et qu'à tout dire ils sont pauvres, des années se passeront encore avant qu'ils nomment un garde-champêtre...

\* \*

S'il survient des contestations, sous chaque toit, le père est médiateur, et les plus anciens du village sont des arbitres sans appel.

Les premières difficultés qu'ils eurent avec le gouvernement canadien provenaient de leur refus de prendre individuellement possession des terres; ils insistaient pour que les lots fussent inscrits en bloc au nom de la communauté. On les bernait facilement dans des paperasses compliquées. Et l'on ne s'émut pas davantage de leur seconde protestation relative au mariage civil.

La seule formalité qu'ils observent pour le mariage est la bénédiction familiale. On est cependant loin de l'union libre; le cas de rupture est formel: si, au bout de la première année, le couple n'a pas d'enfant et vit en mauvaise harmonie, le mariage peut être rompu par les patriarches du village. S'il y a enfant, au contraire, l'union est indissoluble, c'est-à-dire que les époux, qu'on ne songe évidemment pas à empêcher de se séparer, ne pourront plus se marier de nouveau.

Dans la pratique, je ne suppose pas que ces tranquilles paysans troublent souvent leur existence au petit jeu pas innocent des complications passionnelles.

Mais il est tard, la lampe s'éteint; je n'ose plus empêcher de bons maris d'aller coucher près de leur femme.

Et je fais mon lit sur la table.

#### CAS DE CONSCIENCE

Au petit jour, tout le monde debout. Lits de camp relevés le long du mur, couvertures aussitôt pliées, les fournitures de la chambrée sont mises en ordre dans un coin — comme un paquetage d'ordonnance.

Je dessers la table, si j'ose dire.

Pendant qu'on prépare le thé, nous décidons qu'au lieu de repartir incontinent pour Rostern nous pousserons un peu plus loin, confirmer ou même rectifier de trop rapides impressions.

La colonie des Doukhobors créée, il y a moins de trois ans, sur la rive gauche de la Saskatchewan, a débordé de ce côté-ci sur un espace de plusieurs milles où s'éparpillent des villages.

Nous les verrons.

Ces colons de la Saskatchewan sont le dernier contingent venu du Caucase en Canada. Antérieurement d'autres Doukhobors avaient fondé au nord de Yorton, en Assiniboia, beaucoup plus près de Winnipeg, mais non moins loin d'une voie ferrée, un premier relai d'émigration en l'isolement de la prairie.

Les terres qu'on leur concéda, dans une province comme dans l'autre sont d'honnêtes centres de relégation et, sans ces bons Doukhobors, le cadeau aurait pu rester longtemps encore sans amateur.

Ils sont maintenant 7 000 en tout, répartis en 60 villages.

Trop éloignés du chemin de fer pour y pouvoir pratiquement porter le produit de leur récolte, ils doivent le consommer sur place: du blé, du lin — de quoi manger et se vêtir presque. Mais les hivers durent six mois et, quand sur la terre gelée le travail des champs devient

impossible, c'est la vie close dans les huttes où sommeillent les idées fixes...

\* \*

Avant l'engourdissement d'une pernicieuse réclusion, lors de l'exode animé d'espoir, les Doukhobors hostiles aux luttes débutèrent en Canada, sous le coup de la provocation, par des ripostes ingénues qui sentaient la tactique de guerre.

Rien de plus souriant que leurs premiers pas.

Dans le dénuement de leur arrivée, un certain nombre d'entre eux s'étaient engagés pour travailler à un chemin de fer; quand ils eurent gagné ce qu'il fallait pour l'achat des outils et des instruments indispensables à la colonie, ils voulurent rejoindre leurs frères pour construire la cité future. Le chef de chantier s'y opposa, prétextant qu'il les avait loués pour toute la durée des travaux. Ce n'était pas vrai; mais qu'importe! Pourquoi se gêner avec de pacifiques Doukhobors? Il refusa brutalement de verser les arriérés de leur salaire. Que risquait-il? Pas grand chose. Le soir venu, les compagnons, sans criaileries, posèrent les pelles et les pioches, et doucement, tout doucement, poussèrent l'homme de mauvaise foi dans le désert glacé de la prairie.

Puis ils s'assirent autour de lui.

L'homme n'avait qu'un léger manteau et ne risquait que de mourir de froid. Mais comme dans les poches inviolées de ce trop mince pardessus le portefeuille et le portemonnaie se capitonnaient de dollars, le chef de chantier, au bout de quelques heures de réflexions plutôt pénibles, finit par où, mieux inspiré, il aurait dû commencer: il consentit à régler les petites sommes qu'il devait. Et la paie se fit à minuit, sans désordre, au clair de la lune.

\* \*

De lourds hivers sont tombés depuis et la secte n'a pas continué à chercher dans sa casuistique des raisons d'énergie active. Elle s'est terrée, alanguie, penchée sur d'autres cas de conscience qui, chaque saison un peu plus, paralysent l'instinct de défense, anéantissent les forces vitales, déséquilibrent les cerveaux. Elle en était, quand je suis passé, à l'angoisse de se demander jusqu'à quel point on avait le droit d'abuser des chevaux et des bœufs en les attelant à la charrue!

#### LE TSAR AU MUR

La neige voletait sur la plaine lorsque je quittai Kirilloffka pour visiter d'autres villages de la colonie des Doukhobors.

C'était toujours le même accueil dans les mêmes cahutes basses. Et toujours des regards bleus, candides... Parfois un éclair fugace dans les yeux de quelque patriarche qui sans être prêtre, hypnotise une foule désemparée. De la naïveté, de la frénésie, de flagrantes contradictions. Le chaos d'un mauvais départ religioso-humanitaire. De brefs essais de socialisme faussés dès l'application. Une règle végétarienne n'em-

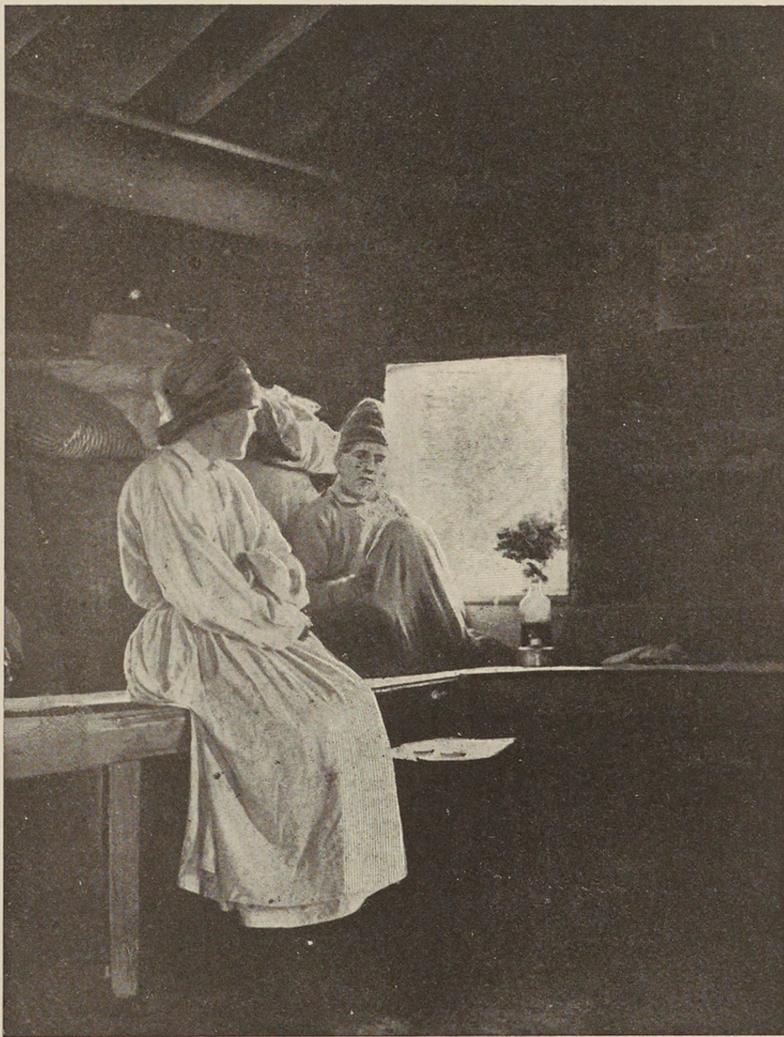
pêchant pas certains colons de se livrer à l'élevage — pourquoi si ce n'est pour la boucherie? Pas en tout cas pour tondre la laine puisqu'ils répugnent à s'habiller de la dépouille des animaux. Des tâtonnements dans l'absurde. L'imminent danger de découvrir qu'en respirant on fait tort à de sympathiques animalcules! De grands gestes à l'horizon, de petits scrupules enfantins. Tous les non sens du piétisme, l'ignorance totale du monde, l'emphase des initiateurs, l'effrayante docilité de la masse qui suit en chantant dans la noblesse hébétée de ses convictions — prises en pilules.

\* \*

Si menacé que l'on se représente l'état mental de ces gens vertueux, on peut à peine s'imaginer la dose de simplicité qui les rend presque irresponsables.

Ils disciplinent leurs actions aux coups des rêves de leurs guides.

Jamais ils ne se sont doutés de la signification révolutionnaire que l'on conférait à leurs gestes. Ils obéissent passivement. J'ai déjà dit que leur



INTÉRIEUR D'UNE HUTTE

tunique, leurs mouvements comme saccadés et, j'ajouterais, leurs talons joints, lorsqu'ils parlent la main pendante sur la couture du pantalon, donnaient à ces réformistes l'ironique aspect de vétérans. Mais il y a plus : cette troupe crédule de moujicks bien intentionnés garde au fond d'elle le respect de l'autorité empanachée.

Le prestige n'est pas vaincu.

Croirait-on que sur les murailles des habitations doukhobores nous avons vu des gravures de vieux journaux illustrés représentant, en grand uniforme, des amiraux européens? Et ce n'était pas un pilori. Aucune pensée moqueuse ne s'accrochait à l'accoutrement emplumé des militaires. Pourquoi les avait-on mis là? L'occasion. Oh! sans malice : parce que c'était de belles images...

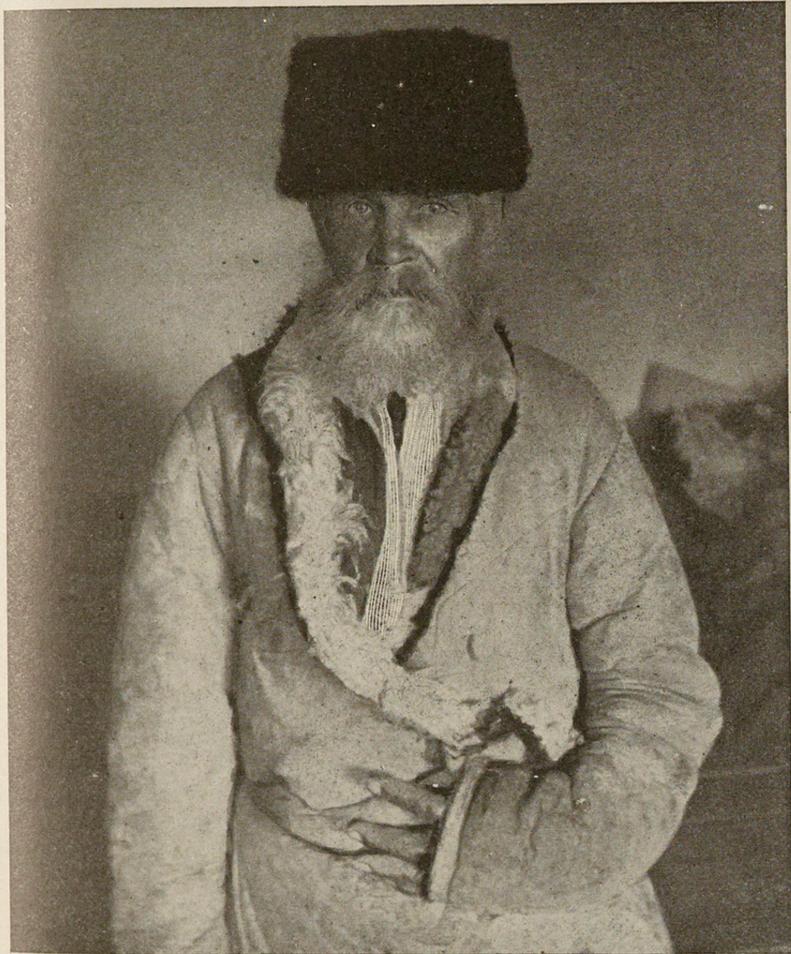
De Bogdanoffka, j'ai rapporté un appréciable chromo qui affichait petit père le Tsar serrant la main à Félix Faure dans un fleurissement de princesses valsant avec des empereurs...

#### LA FOI QUI TUE

L'innocence des Doukhobors a cessé de sourire aux images. Les minutes puériles sont passées. Une sourde germination a muri le récent accès.

Ils se sont levés en sursaut.

Une clarté les illuminait. A leurs prières, le Seigneur leur dispensait une nouvelle portion de sagesse : non, non! il n'était pas permis d'asser-



UN PATRIARCHE

vir d'humbles créatures. Plus de bêtes de trait, plus de bêtes de somme!

Ils ont lâché les animaux.

Et les femmes se sont attelées à la charrue et à la herse — les femmes à la croupe robuste et à la crinière huilée...

Plus de bêtes de trait, plus de bêtes de somme harnachées sans leur consentement. Tout concours est de bonne volonté. Hardi! les femmes... Un coup de collier... Dieu le veut!

\* \* \*

Et Dieu a voulu autre chose.

Les nouvelles qui viennent de là-bas sont poignantes en leur lachisme : « Au nombre de 800, les Doukhobors sont en marche dans la direction de Winnipeg; ils disent avoir la mission de convertir le monde tout entier. Afin de pouvoir marcher plus vite, ils ont abandonné leurs plus lourds vêtements; le froid est intense; nombre d'entre eux, surtout parmi les enfants, sont déjà morts sur la route. »

Que de contretemps, pieux Doukhobors! toujours des haltes après des haltes, dépêchez-vous, creusez des trous, couchez vos fils, une croix dessus! et repartez... Allez conter votre petite histoire, votre foi, à ceux de New-York et de San-Francisco, âmes d'affaires, âmes à sauver. Faites irruption sur les places grouillantes de Chicago. Étonnez-vous devant les banques, effarez-vous aux abattoirs... Dites le crime de manger du veau! On ne rira pas. Nul ne prendra garde : on est encore plus



DES FEMMES...

pressé que vous. Et les policemen seulement, qui par métier deviennent badauds, vous écouteront pour vous conduire à l'asile que vous ne cherchez pas, où c'est peut-être la vie commune et sûrement le régime maigre — où la devise aussi est : en Paix!

Mais sera-t-il un seul de vous qui reverra même Winnipeg? Le froid, la faim, la plaine immense... On y reste. La neige efface. Je ne me lamente pas sur le sort de ceux qui tombent, les yeux pleins d'espoir. Il est des funérailles blanches.

Ci-gisent des néo-chrétiens.

J'allais écrire chrétiens sans pape — comme si Quelqu'un n'était pas là.

Tolstoï! Le vieux romancier n'est point l'auteur de tous les feuillets du scénario dont se déroule l'épilogue. Il n'inventa pas le Doukhobor. La secte existait avant lui. Il n'est pour rien dans le premier acte, le seul épisode vraiment puissant : celui du refus de porter les armes. Mais par ses *miserere*, par ses bulles aux fidèles colons, par son œuvre, par l'influence de ses doctrines affolantes de mysticisme, il collabore au dénouement. Quelle dose de complaisance faut-il avoir de disponible en faveur des nouveaux pontifes pour ne pas voir et pour se taire! Le tolstoïsme intangible. La mode — dernier cri et dernier soupir. Une irritation vous pénètre. Et l'on pense à ce père Noël qui trop riche ne voulut pas garder ses biens, dédaigna le souci des gérances..., passa la fortune à sa femme — et vécut douillettement chez elle... Simulacre, morale en symbole, bouquins, patenôtres et ressemblage. Il gagne le ciel en conseillant aux plus jeunes de courir devant.

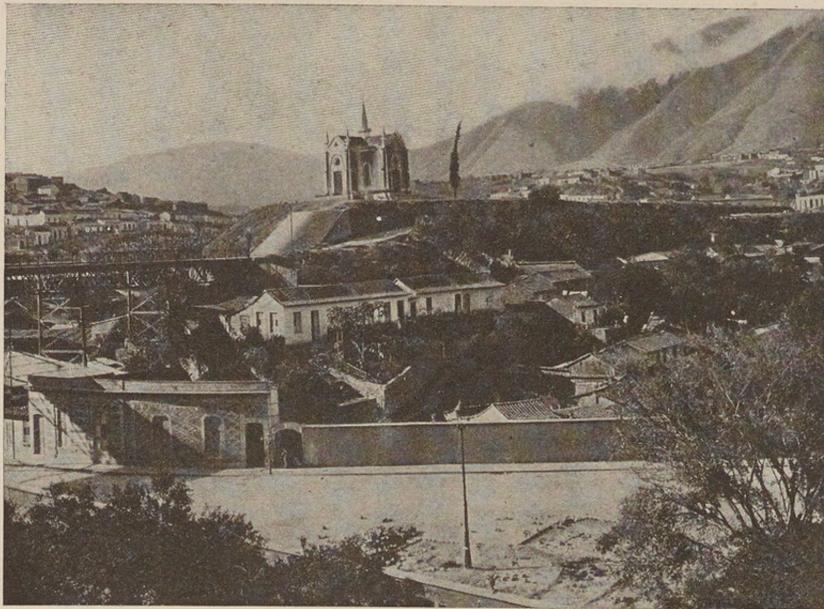
Le feu sacré ne consume encore qu'une minorité de disciples, ceux qui s'en furent, passionnés, aux appels dans les ténèbres. D'autres méditent moins fiévreusement les prêches de l'auguste maître. La religion, dans chaque village, n'a pas la même intransigeance. Il en est qui accepteront, petit à petit, ce qu'ils répudiaient. Quand la foi ne tue pas son homme, elle se fait accommodante et ne tue plus qu'un idéal.

Il ne restera rien du communisme, rien du rêve d'une Cité Libre. Rien que les déchets d'une religion.

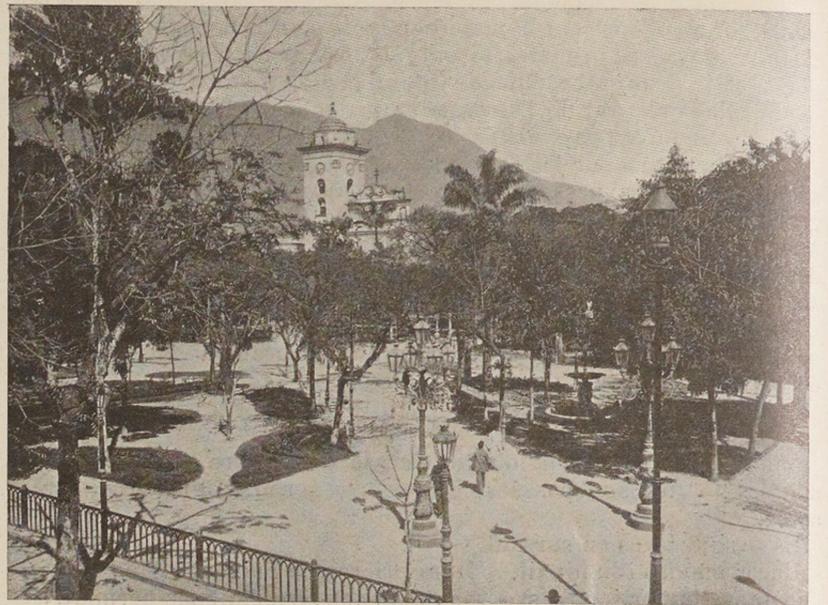
ZO D'AXA.



DES MÈRES...



VUE GÉNÉRALE DE CARACAS



PLACE DE LA GUAYRA OU ONT DÉBARQUÉ LES MARINS ANGLAIS ET ALLEMANDS

## L'Angleterre et l'Allemagne au Vénézuéla

Le conflit Anglo-Allemand-Vénézuélien vient d'entrer dans une phase nouvelle : le canon a parlé; trois unités de la « flotte du Président », *Général Crespo*, *Talumo* et *Margarita* ont été coulées à *La Guayra* par les escadres allemande et anglaise.

Cette démonstration qualifiée d'acte barbare par les âmes tendres, les mêmes que la psychologie de Sydon intéresse, sera saluée sans tristesse par les victimes, — et elles sont nombreuses — de la piraterie chronique des gouvernements vénézuéliens.

On sait que le Vénézuéla jouit d'une constitution à peu près semblable à celle des États-Unis, c'est-à-dire que c'est un groupement fédératif qui a, à sa tête, un chef qui porte le titre de Président de la République.

Chaque province constitutive est en quelque sorte une satrapie que gouverne un fonctionnaire dont le principal souci est de s'enrichir vite, non pas à cause des jouissances que procure la fortune, mais parce que le nombre de ses partisans croîtra en raison directe de ses « perceptions ».

Tout haut fonctionnaire vénézuélien est nécessairement docteur et général. Quelques-uns, cependant, sont avocats.

Un dénombrement récent a démontré qu'il y avait dans l'armée vénézuélienne plus d'officiers supérieurs que de soldats, et plus d'officiers généraux que d'officiers supérieurs.

S'il y avait plus de Présidents de la République que d'officiers généraux, il n'y aurait jamais de Révolution au Vénézuéla; malheureusement la constitution n'en admet qu'un. Voilà de quoi expliquer les convulsions politiques, auxquelles cet agréable pays est constamment en proie.

Un exemple : M. Durando, gouverneur de Puerto Cabello, nourrit le secret dessein de devenir *Senor Presidente*. Un autre gouverneur, celui de La Guayra, voudrait de son côté s'asseoir sur le même fauteuil. Immédiatement les deux larrons marchent de concert et de conserve contre celui qui détient le pouvoir, l'obligent à se démettre, emprisonnent et tuent ses créatures, puis s'entr'égorgent pour s'emparer du pouvoir.

Un proverbe français dit qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, les omelettes politiques, en fait d'œufs, réclament des crânes, et pour les briser, il faut des fusils.

Les fusils s'achètent généralement chez des Allemands ou des Anglais établis dans le pays, et qui vivent de ce perpétuel état révolutionnaire.

Ces fournisseurs complaisants entendent être payés de leurs fournitures homicides, par le vaincu ou par le vainqueur, peu leur importe, pourvu qu'ils reçoivent en échange de leurs mauvais flingots, de bonne monnaie sonnante et trébuchante.

En pays latin, les généraux vainqueurs sont plus riches en méta-phores qu'en argent même démonétisé, ce qui fait que souvent, le fournisseur anglais ou allemand, voire même français, reçoit comme valeur libératoire, des papiers à vignettes aussi appréciés en Europe que le prospectus vulgaire.

On ne compte plus dans les chancelleries le nombre de réclamations, de protestations des nationaux ainsi indemnisés par le gouvernement Vénézuélien.

La France a eu autrefois de nombreux démêlés de ce genre avec le général Crespo.

Ce chef d'Etat d'humeur acariâtre excellait dans l'art d'envoyer paître le troupeau de mécontents français qui bêlaient dans les antichambres « *del palacio del gobernador*. » Quand notre chargé d'affaires, avec la timidité qui caractérise les diplomates français, quand ils n'ont pas affaire à des Sénégalais et à des Malgaches, lui exposa les doléances de nos nationaux, l'excellent Crespo esquissa un geste, que les traducteurs jurés de tous les pays connaissent admirablement. La France dévora l'injure parce qu'elle se sentait isolée en Europe, malgré l'amitié du Tsar, et les ayants-droit français, ruinés, battus et mécontents, apprirent à leurs dépens, que le peuple qui est fier de contempler la colonne doit, s'il tient à sa misérable enveloppe, ne pas dépasser les frontières de l'hexamètre qui s'est appelé autrefois la Gaule.

Disons en passant que les âmes tendres qui déplorent que les canons anglais et allemands ne soient pas chargés avec des bombons fondants et des pastilles de chocolat, ont le patriotisme bizarre, et qu'ils oublient un peu facilement les injures du duc d'Orléans. — C'est chevaleresque. Mais nous le répétons, c'est... bizarre.

L'Angleterre, qui a les mêmes griefs que les nôtres, a dû aussi se borner pendant quelque temps surtout, après le message comminatoire du président Cleveland à menacer sans agir.

Quand le Président Castro prit à son tour le pouvoir, il voulut que son peuple oubliât le passé et ses amertumes, il étendit même cette sollicitude pratique et philosophique à la fois aux créanciers étrangers.

— Oubliez nos discordes civiles, dit-il à ces derniers qui se présentaient, et leurs conséquences funestes; ne me parlez plus du passé...

— Mais on me doit des cartouches, des fusils, des vivres.

— Je suis un homme de paix, ne prononcez pas devant moi le nom de tous ces engins meurtriers.

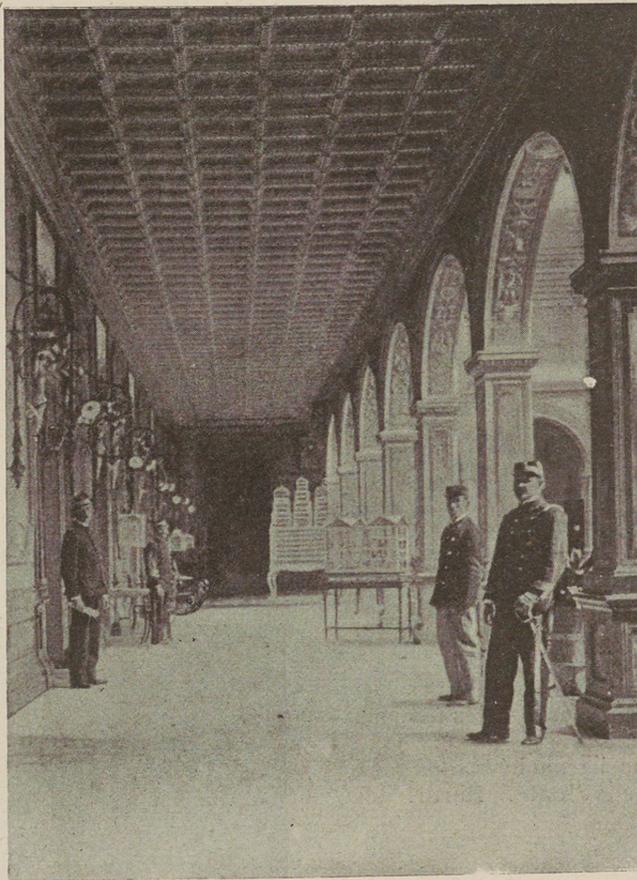
— Vos soldats ont pillé ma maison, malmené mes gens, frappé ma femme.

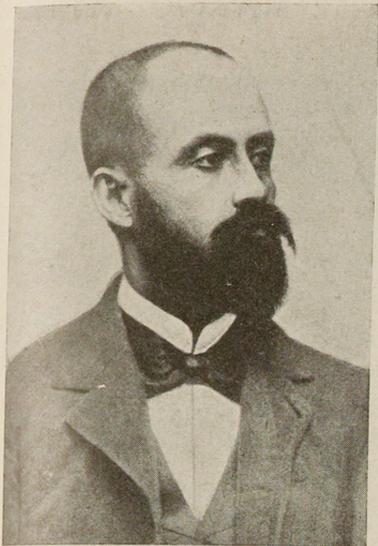
— Ils ont eu tort. Je veux maintenant que tout le monde s'accorde, que tout le monde s'aime. N'exhumez donc pas ces irritantes histoires.

En 1895, le président Castro refusa officiellement de reconnaître ou même d'examiner les demandes pour dommages-intérêts à l'occasion des faits antérieurs à 1890.

C'était d'un seul coup détruire, comme on l'a dit excellemment, le principe juridique de la continuité de l'existence nationale.

Le Kaiser n'était pas d'humeur à endurer une pareille prétention et son gouvernement riposta en déclarant qu'il n'accordait aucune validité au décret du 24 janvier 1901, décret instituant une commission de

APPARTEMENTS DU P<sup>r</sup> CASTRO, A CARACAS



M. CASTRO  
Président de la République du Vénézuéla

fonctionnaires vénézuéliens devant laquelle devaient comparaître les demandeurs d'indemnité.

Le gouvernement allemand déclara en outre qu'il entreprendrait lui-même l'examen et la liquidation des réclamations de ses ressortissants et qu'il présenterait ensuite au gouvernement vénézuélien un compte global.

Le chiffre des réclamations allemandes s'élève aujourd'hui à près de 4 millions.

Le président Castro a compté sur l'aveuglement impérialiste des Américains et il a essayé, par tous les moyens possibles de faire vibrer la corde monroëenne.

Le brave « Présidente » voyait déjà dans la mer des Caraïbes la flotte de l'oncle Sam, montrant ses canons à l'escadre combinée.

Heureusement que l'homme qui occupe White House n'est pas un Cleveland. M. Roosevelt, l'an passé, s'est d'ailleurs expliqué franchement et l'Europe lui en sait gré, sur l'application de la doctrine de Monroë.

« La doctrine de Monroë n'a rien à voir avec les relations commerciales d'un Etat américain, sauf pour permettre à chacun d'eux de former librement celles qu'il veut. Nous ne garantissons à aucun Etat l'impunité s'il se conduit mal, à la seule condition que le châtiment ne prenne pas la forme d'une acquisition de territoire par une puissance non-américaine ».

Voilà qui est net et qui aurait dû faire réfléchir M. Castro avant de se lancer dans une aventure qui pourrait lui coûter cher.

C'est le 7 décembre que M. W. Haggard, ministre résident de la Grande-Bretagne et M. de Vilgruis Baltazzi, conseiller de légation, chargé des affaires d'Allemagne à Caracas, ont fait tenir, respectueusement au gouvernement vénézuélien, l'ultimatum de leurs gouvernements.

C'est le Docteur — naturellement — Edouardo Blanco, qui a reçu les documents et a surveillé l'embarquement des résidents et de leur personnel à bord des croiseurs *Rétribution* et *Vineta*.

Le président Castro, qui a sur le droit des gens des notions un peu trop Sud-Américaines, a répondu en faisant emprisonner les ressortissants anglais et allemands.

Cette vengeance mesquine qui donne la mesure du politicien à qui les



LA GARDE NOIRE DU PRESIDENT CASTRO, A CARACAS

Vénézuéliens ont confié leurs destinées à amené M. Bowen, ministre des Etats-Unis, à faire remettre en liberté les Européens arrêtés.

A Caracas, la foule est très surexcitée. Une populace furieuse parcourt les rues, arrache les écussons allemands et anglais, et pille les magasins occupés par les étrangers.

« *Mueran los Alemanes, los Ingleses,* » hurlent des fanatiques bruns olives, et noirs, pouilleux, débraillés, avides de gloire et d'objets accrochés aux étalages. Ce sont les patriotes vénézuéliens qui viennent protester contre l'acte de piraterie anglo-allemand.

« *Venezuela en peligro* ». La patrie en danger, clament les journaux dont le télégraphe nous communique des extraits, et le Président Castro, cet osé et insolvable débiteur qui a couvert de son autorité comme ses prédécesseurs Andrade, Hernandez, Crespo tutti quanti, les rapines dont ses créatures se sont rendues coupables, lance une proclamation qui a pour but de grouper — quelle occasion! — autour de lui tous les patriotes réconciliés (?) pour la défense du sol. Le morceau commence en ces termes :

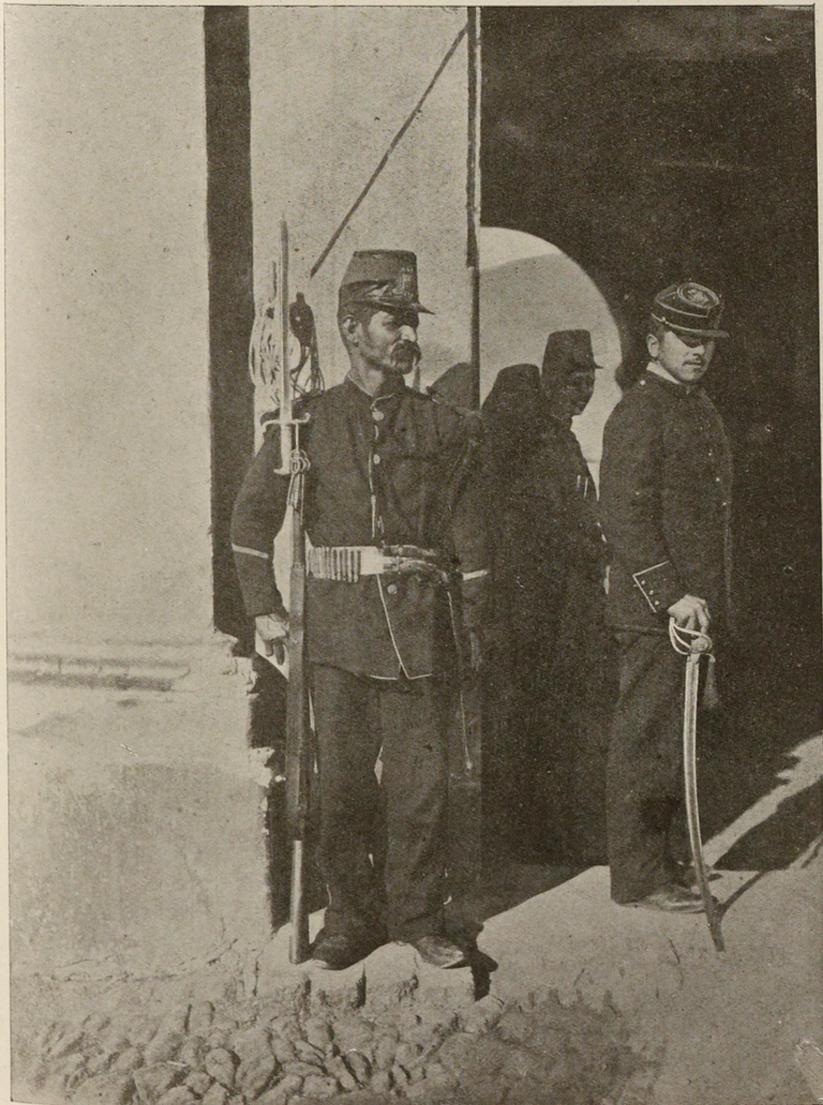
« Les pieds insolents des étrangers ont profané le sol sacré du Vénézuéla. C'est un acte remarquable dans l'histoire des nations civilisées,

L'appel du Président Castro ne donnera le change à personne, même pas à ceux qui aimeraient à voir l'Angleterre et l'Allemagne aux prises avec les Etats-Unis, rien que pour le plaisir.

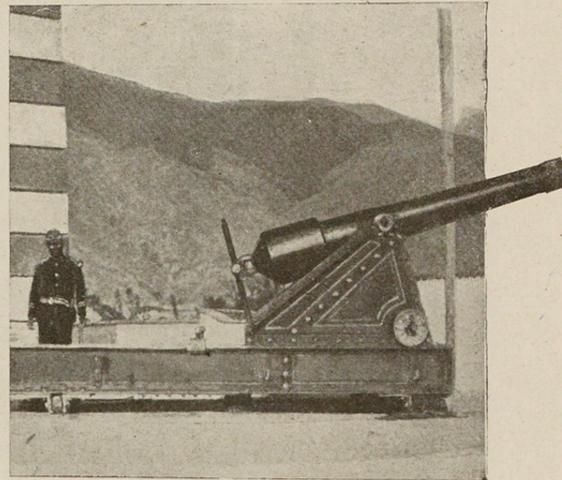
Les mesures prises par ces deux puissances sont des mesures de gendarmerie auxquelles on peut regretter de ne pas voir s'associer les Etats qui ont eu à supporter les rodomontades du gouvernement vénézuélien.

Par amour de l'humanité nous devons souhaiter que M. Crespo, mieux inspiré, ou plutôt mieux conseillé, capitule, et que tout se borne au bain forcé qu'ont prit ses bâtiments.

LÉO D'HAMPOL.

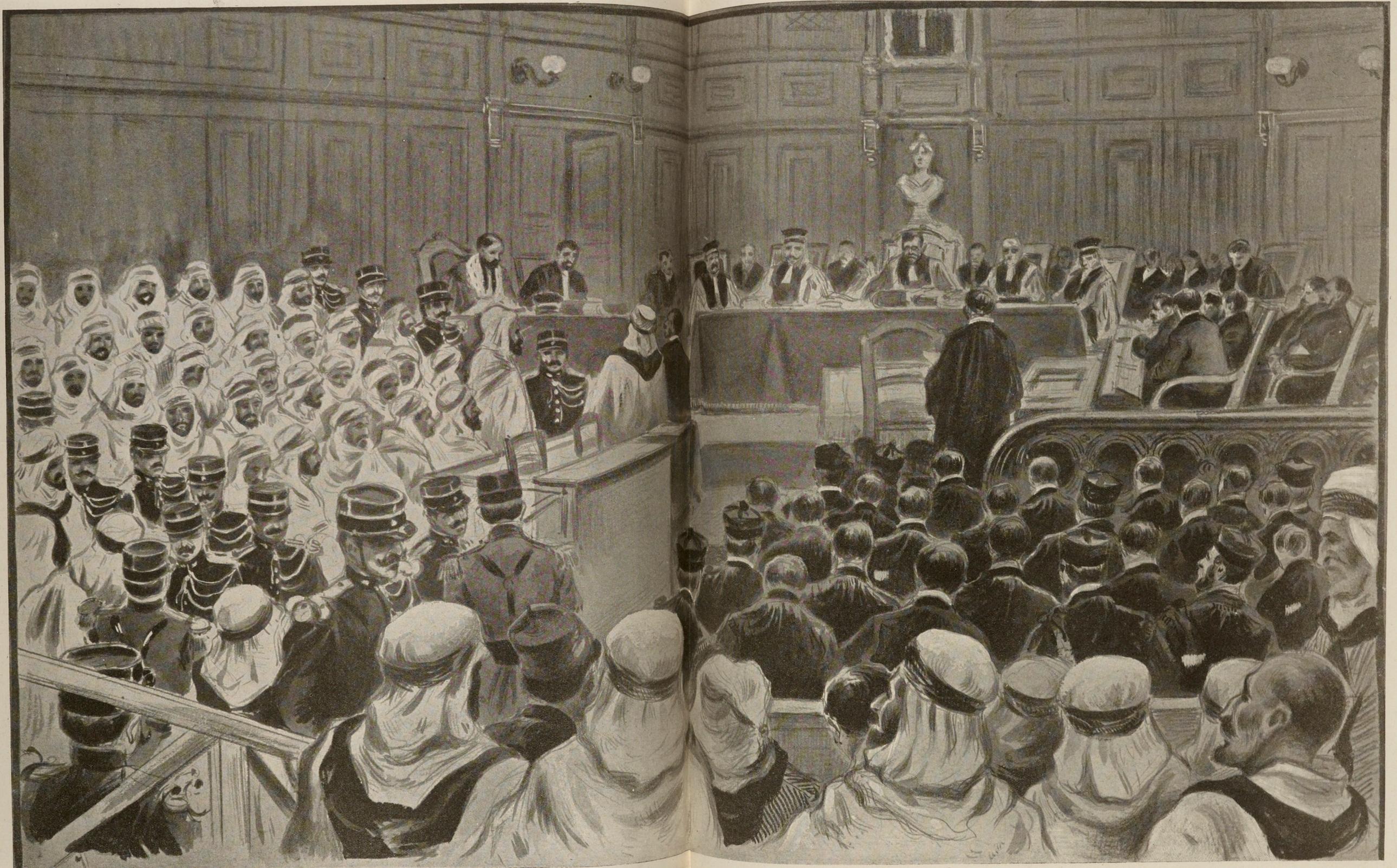


LE PORTE-CLEFS DU PALAIS PRÉSIDENTIEL, A CARACAS



LA DÉFENSE DU PALAIS PRÉSIDENTIEL  
L'UNIQUE CANON

LES INSURGÉS DE MARGUERITTE DEVANT LA COUR D'ASSISES DE MONTPELLIER



L'APPEL DES TÉMOINS. — INTERROGATOIRE DE YACOB.  
(Dessin d'après nature de l'envoyé spécial Henri RUDAUX.)



Arles (fête)



Arles (matin)



Chambéry (vieille)



Saint-Girons



St-Colomban (Savoie)

## LA VIE FÉMININE

DÉPÊCHONS-NOUS d'en parler, des naïves et pittoresques coiffures de nos provinces françaises; car du train dont va la vie, avec les automobiles et bientôt les ballons dirigeables, le temps est proche où la moindre paysanne de Basse-Bretagne ou de l'Auvergne adoptera les modes envoyées par les prospectus des grands magasins.

Que dis-je? le mal est déjà plus qu'à moitié fait, et dans presque toutes les régions de notre antique pays, les jeunes filles des nouvelles générations se croiraient déshonorées de porter les jolies et pimpantes coiffures traditionnelles. Et si encore, dans cette imitation servile de Paris, elles parvenaient à égaler la grâce naturelle des jeunes Parisiennes! mais non! elles sont affublées de chapeaux grotesques, arrangés cahin-caha par des modistes indigènes, lesquelles font une fois tous les dix ans le voyage de Paris. De telle sorte que si vous vous égarez dans un village du Centre ou de l'Ouest un dimanche de printemps, vous verrez se dresser sur des têtes assez fines par elles-mêmes, d'horribles tyroliens à plumes de coq ou des galurins invraisemblables chargés de fleurs à couleurs criardes, de feuilles de choux artificielles ou de grappes de raisin du plus risible effet.

Et les malheureuses s'imaginent qu'elles sont, ainsi, plus élégantes!

Il y a quelque quinze ans, par exemple, j'étais passée dans une riante petite ville du Béarn, assise aux bords de l'Adour. Le dimanche, toutes les fillettes de l'endroit étaient à la promenade, et toutes avaient les cheveux coiffés à la grecque, et le chignon enserré dans ces délicieux petits foulards basques qui leur donnaient à toutes je ne sais quel air de statuettes vivantes.

J'y suis repassée dans ces dernières années. Ah! quelle désillusion! Les vieilles seules, et quelques filles d'auberge gardaient encore le petit foulard. Toutes les autres portaient des chapeaux de chez la faiseuse sous-préfectorale. Et quels chapeaux! Et comment portés! On aurait dit, sur leur tête régulière, un petit panier de légumes posé de travers.

J'en étais ahurie.

Et m'adressant à une jeune fille, qui paraissait jolie malgré son air de caricature, je lui demandai pourquoi elle ne portait plus la gracieuse coiffure béarnaise.

— Ah! madame, dit l'autre en prenant un air de sarcelle offensée, pour qui me prenez-vous? Je ne suis pas une paysanne!

Et la petite sottie était certainement convaincue qu'elle brillait « à l'instar de Paris »!

Hélas! le temps est proche où nous ne verrons plus partout que des « instars »!

Il reste pourtant encore des pays particulièrement caractéristiques par la noblesse et l'antiquité de la race



Tarine (Savoie)



Valmeynier (Savoie)



Montaymon (Savoie)



Lanslebourg (Savoie)

## COIFFES DE FRANCE

qui les habite, où la beauté originale des costumes et des coiffures ne s'est pas complètement perdue.

Et même, dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle, il a été fait des efforts aussi fructueux qu'admirables pour conserver à nos belles régions françaises toute leur curieuse physionomie. Il y a principalement un homme à qui nous devons, non seulement des chefs-d'œuvre de pure poésie, mais encore le maintien et le renouveau de nos plus magnifiques traditions provinciales, et c'est lui, certainement, qui a sauvé nos pittoresques provinces du nivellement définitif.

C'est Mistral.

Aussi, de toutes les coiffures de France, la plus populaire, la plus célèbre dans le monde entier, est-elle la coiffure provençale, plus particulièrement appelée « arlésienne ».

Qui donc, en effet, n'a pas lu *Mireille*? L'œuvre est illustre, non seulement en France, mais dans le monde entier. Cette figure immortelle de Mireille a été popularisée par tous les arts, par la gravure, par la peinture, par la sculpture; et les airs de Gounod sont dans toutes les mémoires. Aussi, tout le monde connaît-il la classique coiffure arlésienne, dont on voit partout des reproductions. (Nous en donnons quelques-unes ci-contre).

Il y a deux sortes de coiffure arlésienne: l'une toute simple que les femmes portent le matin, ou quand elles ne « font pas toilette ». C'est le *papillon*. Ce joli mot peint déjà cette coiffure. Elle consiste en un léger foulard, généralement blanc, posé sur le sommet du casque que forment les cheveux relevés sur la nuque. Il est noué pardessus les cheveux, et les deux extrémités forment comme deux petites ailes blanches.

L'autre est la « coiffe » légendaire, celle que tout le monde connaît. Deux rubans de velours, généralement très riches, tombent de chaque côté jusque sur la nuque. Les cheveux sont relevés sur le cou, laissant la nuque à découvert, et, sur le front, ils sont séparés en deux bandeaux ondes. Nous n'avons pas à insister sur la noblesse de cette coiffure fameuse qui rehausse le beau type grec des filles d'Arles.

Mais, si l'on connaît *Mireille* et le prestige que cette œuvre a exercé, on sait moins par quels efforts quotidiens et directs Mistral est arrivé à maintenir dans son pays cet élément de beauté. Quand il commença sa carrière, en effet, la coiffure arlésienne était sur le point de disparaître, comme tant d'autres ont disparu. Il força par son influence et la sympathie qu'il exerçait, toutes les femmes de son pays à revenir à la mode traditionnelle. Déjà les prétendues « bourgeoises » adoptaient le chapeau. Grâce à Mistral, beaucoup de dames, au contraire, adoptèrent la



Aurillac (jeune fille)



La Tour (Auvergne)



Thiers (Auvergne)



Auvergne



Aurillac (vieille)



Le Puy (fête)



(Nantes)



Plougastel



Quimper



Le Puy (travail)

« coiffe » et le « papillon ». M<sup>me</sup> Mistral, la si intelligente femme du grand écrivain; M<sup>lle</sup> Mistral, sa nièce, portent, à Maillane, la coiffure provençale; M<sup>me</sup> Joachim Gasquet, qui fut la reine Félibrige, et dont la beauté est célèbre porte aussi les rubans de velours; la nouvelle reine du Félibrige, M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse de Chevigné, devenue M<sup>me</sup> Maurice Bischofsheim, habite une grande partie de l'année dans un mas sur le bord du Rhône; et elle s'y coiffe à l'arlésienne. Pareillement la marquise de Barancelli-Javon, qui habite Avignon et les Saintes-Maries de la Mer; M<sup>lle</sup> Simonne d'Uzès parut jadis à des fêtes en rubans d'Arles. J'en passe, et des plus belles! On devine combien de pareils exemples eurent d'effets heureux. On n'a plus peur, maintenant, d'avoir l'air d'une campagnarde attardée.

Il y eut même, en 1899, de magnifiques fêtes, à Arles, où la coiffure arlésienne eut une part prépondérante. Dans la journée, on joua *Mireille* aux Arènes, sous le soleil, avec le concours de l'Opéra-Comique. Toutes les spectatrices portaient les rubans ou le « papillon ». Et le soir il y eut, au théâtre d'Arles, un bal resté fameux qu'on appela le « bal Mireille ». Toutes les femmes ne pouvaient y assister que coiffées à la mode du pays — moderne ou ancienne. Le spectacle était féérique. Il y avait des coiffures du XVIII<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> siècle et jusque du moyen âge. Mais les riches variétés de la coiffure moderne dominaient. Le premier quadrille fut ouvert par les quatre couples suivants : la comtesse de Chevigné et Mistral; M<sup>me</sup> Mistral et Félix Gras; M<sup>lle</sup> de Chevigné et Paul Mariéton; M<sup>me</sup> Joachim Gasquet et Jean Carrère. Il est certain que si, dans toutes les provinces, on procédait par de tels encouragements, on n'y trouverait plus de modistes pour y faire des chapeaux « à l'instar »!

Toutefois l'impulsion donnée par Mistral ne se borna pas à la seule Provence, et, gagnés par cet exemple, tous les esprits distingués des autres provinces s'efforcèrent d'imiter le grand poète. Il y eut des réunions de poètes bretons, lorrains, picards, limousins, gascons, béarnais, qui rivalisèrent d'ardeur à donner dans leurs pays réciproques des fêtes populaires comme celles de Provence, et à y réveiller le goût des beaux costumes traditionnels.

Alors on a vu refluer, dans les plus pittoresques régions de la France, ces coiffes claires et légères qui s'adaptent si bien au caractère de chaque race.

Quelle admirable variété, en effet, dans ces costumes de la France provinciale! C'est la grande diversité dans l'unité dont parle Michelet.

Voici le Roussillon, avec son bonnet blanc tuyauté qui donne aux jeunes filles je ne sais quelle virile allure, rappelant qu'elles descendent des chevaliers catalans; voici le capulet des Bigourdanes, tantôt noir, tantôt rouge, qui encadre sévèrement leur profil altier d'irré-



Cauchoise



Sables d'Olonne  
(Bonnet de mariage)



Sables d'Olonne



Capulet basque

ductibles filles des « faidits » albigeois; voici l'hiératique coiffure des Basquaises, ces mystérieuses descendantes d'Atlantis; voici le pimpant foulard des Gasconnes, dont le bout flotte sur l'épaule, et qui couvre à peine les cheveux en coup de vent : mais ici, chaque village a sa mode, et il faudrait un livre pour les énumérer toutes.

Passons au foyer de l'antique Gaule : l'Auvergne; quels beaux profils gallo-romains sous des capuchons blancs qui rappellent les hennins du moyen âge, et sous le bonnet dentelé de la Renaissance, tel que le portait Anne Boleyn, noué sous le cou par un collier de perles. Et les Savoyardes, dont la coiffe se relève sur le front comme une blanche auréole; et les Lorraines, à la coiffe d'or voilée de dentelles; et les Cauchoises au long bonnet blanc, réduction du hennin; combien nous en pourrions décrire! Arrêtons-nous spécialement sur le nimbe de dentelles que portent encore les belles filles de Boulogne-sur-Mer, type admirable d'Ibériennes, laissées en face de l'Angleterre par les émigrations espagnoles. Détail bien curieux : dans certains villages des environs de Boulogne, au Portel, notamment, les femmes mettent à leur bonnet un petit papillon de velours noir dès qu'elles sentent frémir en elles le premier espoir de maternité.

Et maintenant, de même que nous avons commencé par l'antique Provence, finissons par l'antique Bretagne. Ces deux pays de France, anciens royaumes libres tous les deux, et qui seront les derniers à céder devant la centralisation envahissante, sont ceux qui maintiennent le plus intégralement la beauté naturelle de leurs sites et le prestige de leur histoire. Quelle poésie mélancolique et touchante dans le riche bonnet blanc des Bretonnes, rappelant Anne de Bretagne et Jeanne de Montfort.

Elles le portent sur leur front têtue, comme un drapeau, les jeunes filles de l'Armorique, ce bonnet qui connut tant de drames et tant de gloire! Et ce ne sont pas elles qui diraient, comme la petite niaise dont nous parlions : « Je ne suis pas une paysanne! »

Ah! que tous ceux et toutes celles qui ont quelque influence dans les divers pays de France emploient toute leur persuasion à démontrer aux belles filles de nos provinces qu'elles ont tout avantage à garder ces belles coiffures faites pour elles, et qu'elles ne peuvent que perdre à s'affubler de nos modes maladroitement imitées!

Et même, je conseillerai aux mondaines les plus élégantes et les plus parisiennes de s'amuser à essayer, selon leur type particulier, quelques-uns de ces jolis bonnets blancs ou de ces diadèmes de dentelle.

Par ce temps où les maîtresses de maison recherchent des divertissements originaux et pittoresques, quel charme ce serait qu'un bal où toutes les femmes porteraient une coiffure provinciale, comme au fameux « bal Mireille »!

M<sup>me</sup> JEAN DARCY.

(Phot. communiquées par M. Mottart).



Villeneuve d'Agen



Poitiers



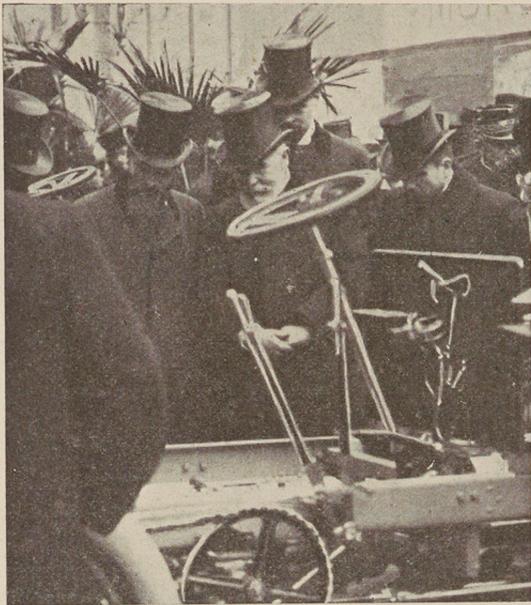
Menton



Angers



Limoge



M. de Knyff M. Loubet M. Trouillot  
LE PRÉSIDENT AU SALON DE L'AUTOMOBILE

## A travers l'Actualité

### CHOSSES OFFICIELLES

La cinquième exposition internationale de l'Automobile, du Cycle et des Sports, inaugurée le 7 décembre par M. le Président de la République, est désormais inscrite sur la plus belle page de notre histoire économique et sociale. Jamais industrie ne prit un développement aussi colossal, aussi imprévu, aussi rapide. Jamais manifestation de l'activité nationale n'intéressa à ce point les pouvoirs publics, ne passionna l'élite intellectuelle, n'entraîna, dans son affolant tourbillon, la masse des curieux, venue se briser aux portes du Grand Palais, fermées en hâte, pour empêcher l'envahissement, éviter l'inévitable cohue.

Cinq ans pour passer de la petite salle Wagram à la grande nef des Champs-Élysées! Cinq ans pour dévorer ces quelques rares étapes qui furent les Tuileries, la Galerie des Machines et l'Exposition de Vincennes! Etapes étourdissantes, pas de géants vers le progrès! Luxe, confort, applications pratiques se coudoient dans les stands, et des millions jetés dans la mêlée industrielle sont aujourd'hui le féérique spectacle qui chatoie, sous des flots de lumière, à l'avenue Nicolas II.

### PAR LA VILLE

M. le docteur Marcille aimait M<sup>lle</sup> Le Play, petite fille du fameux économiste lequel concevait volontiers une société basée sur l'autorité du père de famille; M<sup>lle</sup> Le Play aimait le docteur Marcille; on les fiança; mais l'autorité du père de famille intervenant — côté Le Play — le mariage fut rompu. Nos fiancés, toutefois, ne se le tinrent pas pour dit, bien au contraire, et, du consentement de la jeune fille, M. le docteur Marcille enleva sa fiancée, et l'enleva



M<sup>lle</sup> BOB WALTER et le mécanicien de son garage dans l'automobile qui a servi au Dr Marcille à enlever M<sup>lle</sup> Le Play



M. Pessina M. Véga Baron Ciccio di San Malato Baron Emilieno Coppa Chevalier Gennaro Ettore  
MM. VEGA, PESSINA ET LEURS TÉMOINS DISCUTANT A LA SALLE VÉGA (Phot. Carlo Crocco Egineta)

même — romantisme et modernisme *half and half* — dans un automobile emprunté au garage de M<sup>lle</sup> Bob Walter, de la dompteuse serpentine Bob Walter qui, en son temps, et à d'autres titres, fut presque aussi célèbre que l'économiste Le Play. Aussitôt des plaintes variées furent déposées au Parquet et l'on voyait déjà le pauvre docteur au bain et, qui sait? peut-être guillotiné. Finalement tout s'est arrangé, et — voile la face de tes mânes ô illustre Le Play! — l'amour a vaincu l'autorité du père de famille. Il existe des esprits révolutionnaires qui trouvent que cela vaut mieux...

### HORS DE FRANCE

Il est beaucoup plus difficile de se battre qu'on ne l'imagine. MM. Lucien Mérygnac et Kirchoffer, insultés par MM. Véga et Pessina, viennent d'en faire l'expérience. Ils demandaient réparation. Les insulteurs trouvèrent les conditions de rencontre trop dures. Les insultés — chose peu commune — consentirent à accepter les prétentions des insulteurs. Après quinze jours de pourparlers, on affirme que le duel aura lieu à Nice... à moins que le ministre de la Guerre italien, dont dépendent les maîtres d'armes de ce pays, ne s'y oppose.

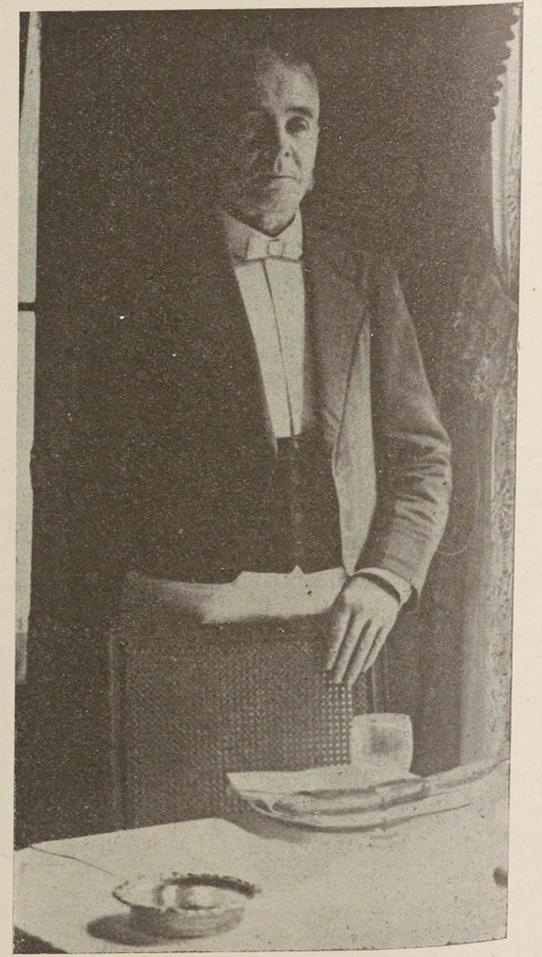
La Maison Dorée, faute de soupeurs, faute de dîneurs aussi, car il paraît que l'on ne sait plus manger et que le sport a tué la délicatesse du goût, la Maison Dorée vient de fermer ses portes sous l'œil attristé de Louis, le doyen des garçons de l'établissement qui servit là tous les plus fameux dîneurs et tous les plus notoires soupeurs depuis 1865. Qu'étaient-ils donc alors ces joyeux gastronomes et quels rapports peuvent bien exister entre les dandys d'alors et les snobs de l'aube du xx<sup>e</sup> siècle? C'est Villemessant qui dans ses *Mémoires d'un Journaliste* nous fournit la réponse avec cette monographie du dandy :

« Les membres de l'association, viveurs qui reconnaissaient pour chef Roger de Beauvoir, ne se levaient jamais avant midi et très souvent après deux heures, ce qui se conçoit... Pour quatre heures, il fallait être habillé et sorti; on devait se montrer sur le boulevard chez cinq ou six femmes connues; quelquefois, rarement, au Bois de Boulogne: ce monde spirituel donnait peu dans le sport. On courait les bric-à-brac, on entassait curiosités sur curiosités, on achetait des tableaux ou des bijoux, puis on rentrait chez soi, on faisait sa toilette, on étalait force linge blanc et on allait dîner dans un des cabarets en renom où chacun de ces messieurs avait sa table attitrée.

« Les garçons s'empresaient autour d'eux, on leur offrait le plat du jour, qui n'était définitivement adopté qu'après avoir reçu leur approbation. Là on se rencontrait, on apprenait les nouvelles, on les répétait, on décidait souvent du sort d'une pièce ou d'un artiste, mais tout cela en bas de soie ou tout au plus en bottes vernies, en habit, en gilet très ouvert, en linge de batiste, en gants paille flambants neufs: on ne les mettait pas deux fois.

« Un dandy dépensait, en argent de poche et en voitures, quand il n'en avait pas à lui, de cent à deux cents francs par jour. »

Ensuite c'était l'Opéra avec le foyer de la danse, les Variétés ou le Vaudeville — on n'allait pas ailleurs, sauf les soirs de première — et enfin les soupers, les fameux soupers. Un dandy qui ne sortait guère avant quatre heures du soir ne rentrait jamais avant quatre heures du matin.



Louis, le doyen des garçons de la Maison Dorée.  
(Trente-sept ans de services)

## NOUVELLES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES

L'Aventure des Cinq Pépins d'Orange<sup>(1)</sup>

EN tête, on lisait : mars 1869, et en bas, ces énigmatiques phrases :

« Le 4 : Hudson arriva. Rien de changé.

« Le 7, renvoyé les pépins à Mac Caulay à Paramore et à John Swain de Saint-Augustin.

« Le 9, Mac Caulay disparaît.

« Le 10, John Swain disparaît.

« Le 12, visite à Paramore. Tout va bien. »

— Merci, dit Holmes, repliant le papier et le rendant au visiteur. Maintenant vous n'avez pas un instant à perdre ; allez chez vous et agissez.

— Mais quoi faire ?

— Une seule chose, mais immédiatement : Vous allez mettre cette pièce de papier dans la boîte en cuivre dont vous m'avez parlé ; en même temps, vous y joindrez une note spécifiant dans des termes formels que votre oncle a brûlé tous les autres papiers sauf celui-là. Ensuite, vous placerez la boîte sur le cadran solaire ; me comprenez-vous ?

— Parfaitement.

— Pour le moment, ne pensez ni à la vengeance ni à autre chose de semblable. Nous y arriverons par les moyens légaux ; mais il nous faut tisser notre toile alors que les autres ont déjà préparé la leur. La première chose à faire est d'écarter le danger qui vous menace ; ensuite nous éclaircirons le mystère en punissant les coupables.

— Merci, dit le jeune homme, en se levant et en remettant son pardessus ; vous m'avez ramené à la vie et à l'espérance et je vais suivre vos conseils.

— Ne perdez pas un instant, et surtout veillez sur votre sécurité car vous êtes certainement menacé par un réel et imminent danger. Comment retournez-vous chez vous à présent ?

— En prenant le train à Waterloo.

— Il n'est pas encore neuf heures : les rues doivent être fréquentées et je pense que vous serez en sûreté. Rappelez-vous pourtant, que vous ne veillerez jamais trop sur vous.

— Je suis armé !

— Parfait ! Demain je vais me mettre à étudier votre cas.

— Alors, je vous verrai à Horshom ?

— Non ; c'est à Londres que se cache votre secret ; c'est là que je veux le chercher.

— Eh bien, je reviendrai vous voir dans un ou deux jours pour savoir ce que vous pensez de la boîte et des papiers. Je suivrai vos avis sur toute la ligne.

Il nous donna une poignée de main et s'en alla. Au dehors le vent mugissait toujours, et la pluie cinglait contre les fenêtres. Cette étrange aventure semblait nous être amenée par les éléments en fureur, poussée vers nous comme une nappe d'algues marines un jour de tempête, puis réenchaînée subitement par ces mêmes éléments.

Sherlock Holmes était assis, silencieux, la tête penchée en avant ; ses yeux ne quittaient pas la flamme rouge du feu.

Il alluma sa pipe et se renversant au fond de son fauteuil, se mit à contempler les spirales de fumée qui se pourchassaient vers le plafond.

— Je crois, Watson, dit-il enfin, que nous tenons là le plus fantastique de tous nos cas, et ce John Openshaw me fait l'effet de courir de terribles dangers.

— Mais, lui demandai-je, vous représentez-vous bien ce que sont tous ces dangers ?

— Il ne peut y avoir aucun doute sur leur nature, répondit Holmes.

— Eh bien, quels sont-ils ? Qui est ce triple K et pourquoi s'acharne-t-il sur cette pauvre famille ?

Sherlock Holmes ferma les yeux, plaça ses coudes sur les bras du fauteuil en joignant le bout de ses doigts.

— Le logicien idéal, dit-il, dès qu'il a connaissance d'un fait dans tous ses détails, devrait non seulement déduire la suite des événements préparatoires, mais aussi toutes les conséquences qui en découlent. De même que Cuvier pouvait décrire un animal tout entier par la seule observation d'un os, de même l'observateur qui a bien examiné un chaînon dans une suite d'événements, devrait être capable de déterminer tous les autres, ceux qui précèdent et qui suivent tout à la fois. Nous n'avons pas encore saisi les conséquences auxquelles la raison seule peut nous amener ; on peut résoudre par l'étude certains problèmes qui ont déjoué les efforts de ceux qui ont voulu les aborder au moyen de leur seule raison. Pour arriver à la perfection de l'art, il faut que le logicien soit capable d'utiliser tous les faits portés à sa connais-

sance ; ceci implique, comme vous le verrez, une grande science, qui même à notre époque de connaissances encyclopédiques, reste un fait très rare.

« Il n'est pas impossible cependant qu'un homme arrive à connaître tout ce qui est nécessaire à son travail et je puis dire que c'est le but que je me suis efforcé d'atteindre. Si j'ai bonne mémoire, vous avez un jour, au début de notre amitié, défini d'une façon très précise les limites de ma science.

— Oui, répondis-je en riant. C'était un singulier document. La philosophie, l'astronomie et la politique étaient cotées zéro, je m'en souviens ; en botanique votre science était inégale ; en géologie, profonde, en ce qui concerne les taches de boue provenant dans un rayon de 50 kilomètres de la ville. Je vous avais trouvé incomparable en chimie, anatomie, littérature sentimentale, études de crimes : joueur de violon, boxeur, homme de loi et d'épée, et monomane de cocaïne et tabac. Telles sont, je crois, les principales lignes de mon analyse.

Holmes fit la grimace à ces derniers mots.

— Eh bien, reprit-il, je dis et j'ai déjà dit qu'un homme devrait garder dans sa petite cervelle tout ce qui peut lui être utile ; quand au reste il l'entasserait dans sa bibliothèque en attendant qu'il en ait besoin. Aujourd'hui, pour un cas comme celui qui vient de nous être soumis cette nuit, nous avons besoin de compulsier toutes nos ressources. Donnez-moi, je vous prie, la lettre K de l'*Encyclopédie américaine* qui est à côté de vous sur le rayon. Merci. Maintenant examinons la situation et voyons ce que nous pouvons en déduire. Tout d'abord nous pouvons hardiment présumer que le colonel Openshaw avait quelque raison spéciale pour abandonner l'Amérique. Un homme de son âge n'aime pas volontiers à changer ses habitudes et à quitter le charmant climat de Floride, pour venir s'isoler dans une petite ville de province en Angleterre. Son grand amour de solitude en Angleterre me fait croire qu'il était poursuivi par la crainte de quelqu'un ou de quelque chose, et nous pouvons supposer que cette crainte l'a fait partir d'Amérique. Quant à l'objet même de sa crainte, nous ne pouvons le déterminer qu'à l'examen des terribles lettres que lui-même et ses successeurs ont reçues. Avez-vous remarqué les timbres de ces lettres ?

— La première venait de Pondichéry, la deuxième de Dundee, la troisième de Londres.

— De Londres-Est ; que pouvez-vous en déduire ?

— Ces trois villes sont des ports ; j'en conclus que l'auteur de ces lettres est à bord d'un bateau.

— Parfait ; nous tenons déjà un bout du fil ; il n'y a pas de doute que l'écrivain fût à bord d'un bateau. Voyons autre chose : dans le cas de Pondichéry, sept semaines s'écoulèrent entre la menace et la réalisation de la menace ; dans le cas de Dundee l'intervalle ne fut que trois ou quatre jours : cela vous dit-il quelque chose ?

— Cela indique une grande distance à parcourir.

— Oui, mais la lettre venait aussi de loin.

— Eh bien, je ne vois pas.

— Le vaisseau sur lequel voyageaient ce ou ces hommes devait être un voilier ; il semble qu'ils aient toujours envoyé leur singulier message avant qu'eux-mêmes ne partent. Regardez pour le cas de Dundee combien peu de temps s'est écoulé entre le message et sa réalisation. S'ils étaient venus par un vapeur de Pondichéry, ils seraient arrivés presque en même temps que leur lettre. Or, sept semaines entières se sont écoulées : d'après moi, les sept semaines représentent la différence de vitesse entre le vapeur qui a apporté la lettre et le voilier qui a amené l'auteur de la lettre.

— C'est possible.

— Je dirai mieux ; c'est probable. Et maintenant vous comprenez combien ce nouveau cas est pressant, et pourquoi j'ai recommandé au jeune Openshaw de tant veiller sur lui-même. La fatalité s'est toujours abattue sur ses victimes à l'échéance du temps nécessaire à l'expéditeur des lettres pour parcourir la distance. Cette dernière lettre vient de Londres ; aussi ne devons-nous pas nous attendre à du retard.

— Grand Dieu, m'écriai-je ; que peut signifier cette constante persécution !

— Les papiers que portaient Openshaw sont évidemment de toute importance pour la personne ou les personnes qui étaient à bord du voilier ; je crois pouvoir affirmer qu'il y en avait plusieurs ; un même homme n'aurait pas pu être l'auteur de deux meurtres et tromper ainsi le jury. Les assassins étaient tous hommes de ressources et bien résolus.

Il leur faut les papiers, quel qu'en soit le possesseur. De cette façon, le triple K ne représente plus les initiales d'un individu, mais le symbole d'une association.

— Mais de quelle association ?

— Avez-vous jamais entendu parler du « Ku Klux Klan » dit Holmes en baissant la voix !

(1) Voir le n° 217 de la *Vie Illustrée*.

— Non; jamais.

Holmes tourna les pages de son livre.

— Tenez voici Ku Klux Klan, dit-il; le nom tire son origine de sa frappante ressemblance avec le son d'une carabine qu'on arme. Cette terrible société secrète fut formée par quelques ex-soldats fédérés dans les états du Sud, après la guerre civile; elle se ramifia rapidement dans les différentes parties du pays, notamment dans le Tennessee, la Louisiane, les Carolines, la Georgie et la Floride. Sa puissance avait des vues politiques; elle terrorisait les électeurs noirs, faisait disparaître ou chassait du pays tous ceux qui contrecarraient ses desseins. Avant de frapper, les membres de cette société envoyaient un message à la victime désignée sous une forme fantastique, mais facile à reconnaître; tantôt une pousse de feuille de chêne; tantôt des pépins de melon ou d'orange.

« En recevant cet avertissement, la victime devait: ou changer sa façon de vivre ou s'enfuir du pays.

« Si elle bravait la menace, la mort l'attendait infailliblement et toujours une mort étrange, imprévue. Cette société était si bien organisée et si méthodiquement réglementée qu'il existe à peine un cas où un homme ait pu la braver impunément et où on ait trouvé la trace des auteurs du crime.

« Il y a quelques années, cette société était à son apogée, en dépit des efforts du gouvernement et de la population du Sud.

« En 1869, la prospérité de l'association décrut subitement. D'ailleurs, depuis quelque temps, elle donnait des signes de désagrègement.

« Vous remarquez, dit Holmes en posant le volume, que la soudaine dislocation de cette société coïncidait avec la disparition d'Openshaw, quittant l'Amérique avec les papiers: il pourrait bien y avoir là cause et effet à la fois.

« Rien n'empêche que lui et sa famille n'aient quelque esprit implacable qui les poursuive sans cesse. Vous comprenez que ce registre et cet agenda peuvent compromettre quelques-uns des notables du Sud et que beaucoup d'entre eux ne dormiront pas, aussi longtemps que ces papiers seront perdus.

— Alors la page que nous avons vue?

— Est bien ce que nous attendions; on y lisait, si je me souviens exactement:

« Envoyé les pépins à A, B et C. », ce qui veut dire envoyé des avertissements de la société à A, B et C.

« Alors il est noté A et B disparurent ou quittèrent le pays; quant à C, je crains bien qu'il n'ait eu un triste sort.

« Eh bien je pense, docteur, que nous pourrions jeter un peu de lumière dans cette obscure histoire, et je crois que la seule chance de salut pour le jeune Openshaw est de faire en attendant ce que je lui ai dit.

« Rien de plus à dire ou à faire ce soir; passez-moi mon violon et essayons d'oublier pendant une demi-heure ce temps si triste au dehors et les menées non moins lugubres de l'espèce humaine. »

\* \* \*

Le temps s'était éclairci au matin et le soleil brillait d'une timide clarté à travers le voile nuageux qui recouvre la grande ville. Sherlock Holmes était déjà à table quand je descendis:

— Excusez-moi de ne pas vous avoir attendu, dit-il; je vais avoir, je suppose, une journée très occupée par l'examen du cas du jeune Openshaw.

— Quelle marche allez-vous suivre? demandai-je.

— Cela dépendra du résultat de mes premières recherches; il peut se faire que j'aie à aller à Horshom.

— Vous n'irez pas là d'abord?

— Non; je commencerai par la Cité. Sonnez la servante pour qu'elle apporte votre café.

En attendant, j'ouvris un des journaux qui étaient sur la table et y jetai un coup d'œil. Mes yeux tombèrent sur un article qui me fit frissonner.

— Holmes, dis-je, vous arrivez trop tard.

— Ah, dit-il en posant sa tasse: c'est tout ce que je redoutais. Comment cela s'est-il fait?

Tout en parlant avec calme, je vis qu'il était très ému. Mes yeux étaient tombés sur le nom d'Openshaw et sur le titre:

« Drame au pont de Waterloo. »

En voici le détail:

« La nuit dernière entre neuf et dix heures le policeman Loobe, de la division H, en faction près du pont de Waterloo, entendit un appel au secours, mais il fut impossible d'opérer un sauvetage.

« L'alarme pourtant fut donnée et la police des quais parvint à repêcher le corps d'un jeune homme nommé Openshaw et habitant Horshom, comme l'atteste une enveloppe trouvée dans sa poche.

« On suppose que dans sa hâte à attraper le dernier train de Waterloo station, il s'est trompé de chemin dans l'obscurité et a enjambé l'extrémité d'un ponton qui servait à amarrer les bateaux.

« Son corps ne portant nulle trace de violence, il semble évident que le défunt a été la victime d'un fatal accident. Ce malheur devra attirer l'attention des autorités sur la fâcheuse disposition des pontons d'amarrage. »

\* \* \*

Nous restâmes assis silencieux quelques minutes, Holmes plus déprimé et ému plus que jamais.

— Quel échec à mon amour-propre! Watson, dit-il enfin. C'est là un petit sentiment je l'avoue, mais mon orgueil en souffre. J'en fais une affaire personnelle et si Dieu me prête vie, je mettrai la main sur cette bande! Et dire que ce jeune homme venait implorer mon secours, et que je l'ai envoyé à la mort!

Il se leva violemment de son fauteuil et arpena la chambre d'un pas agité; ses joues blêmes avaient pris une légère coloration; ses mains longues et amaigries se crispaient nerveusement.

— Ces gens-là doivent être de rusés gredins, s'écria-t-il, pour l'avoir fait tomber dans ce piège. La berge de la rivière n'est pas en droite ligne avec la station; même à cette heure de la nuit, il passait trop de monde sur le pont pour servir leurs projets. Eh bien, Watson, nous allons voir qui gagnera cette course: je sors de suite.

— Pour aller à la police.

— Non; moi-même je serai ma police; quand j'aurai tissé ma toile, je pourrai attraper les mouches, mais pas avant.

Tout le jour je dus vaquer à mes occupations et il était tard quand je regagnai Boker-Street.

Holmes n'était pas encore revenu.

Enfin vers dix heures il rentra pâle et exténué. Il alla droit au buffet, coupa un morceau de pain et le dévora avec frénésie en avalant par-dessus un grand verre d'eau.

— Vous avez faim, remarquai-je.

— Je meurs de faim littéralement; je n'ai rien pris depuis le déjeuner.

— Rien?

— Non; d'ailleurs je n'avais pas le temps d'y penser.

— Eh bien avez-vous réussi?

— Oui; certes.

— Vous avez trouvé la piste.

— Je les tiens dans le creux de ma main. Le jeune Openshaw sera bientôt vengé. Nous allons les marquer à leur propre et diabolique marque de fabrique, c'est une bonne idée.

— Que voulez-vous dire?

Il prit une orange, l'ouvrit et en exprima les pépins sur la table. En choisissant cinq, il les mit dans une enveloppe et inscrivit au bas: « S. H. pour J. O. » Ensuite il la cacheta et l'adressa à: « Capitaine James Colhon, Barque Lone Star, Savannah-Georgie. »

— Cette lettre lui sera remise à son entrée au port, dit-il en ricanant, et pourra bien l'empêcher de dormir; elle sera l'avant-coureur de son destin comme jadis pour Openshaw.

— Mais qui est-ce, ce capitaine Colhon?

— Le chef de la bande; j'aurai les autres, mais lui d'abord.

— Comment l'avez-vous dépisté?

\* \* \*

Il sortit de sa poche une large feuille de papier toute couverte de dates et de noms.

— J'ai passé tout le jour, dit-il, à consulter les registres du Lloyd et ces monceaux de vieux papiers, suivant la marche de tous les vaisseaux qui avaient touché à Pondichéry en janvier 1883; trente-six bateaux de faible tonnage sont inscrits sur les registres de cette ville pendant ces derniers mois. Un d'eux, le *Lone Star*, attira immédiatement mon attention (bien que d'après les registres il provint de Londres) parce que son nom est celui d'un des Etats d'Amérique.

— Le Texas, je pense!

— Je ne puis pas l'affirmer; mais je suis sûr de son origine américaine.

— Eh bien alors?

— Je fouillai les registres de Dundee, et quand j'eus découvert que le *Lone Star* était dans ce port en janvier 1885, ma supposition devint une certitude. Ensuite je consultai la liste des vaisseaux actuellement dans le port de Londres.

— Et puis?

— Le *Lone Star* était arrivé la semaine précédente. J'allai au Dock Albert et appris que la barque avait descendu la rivière le matin même, faisant route vers Savannah. Je télégraphiai à Gravesend et sus qu'elle avait passé au large, le vent étant de l'est; le *Lone Star*, avait dû doubler Goodwins et être en vue de l'île de Wight.

— Que ferez-vous alors?

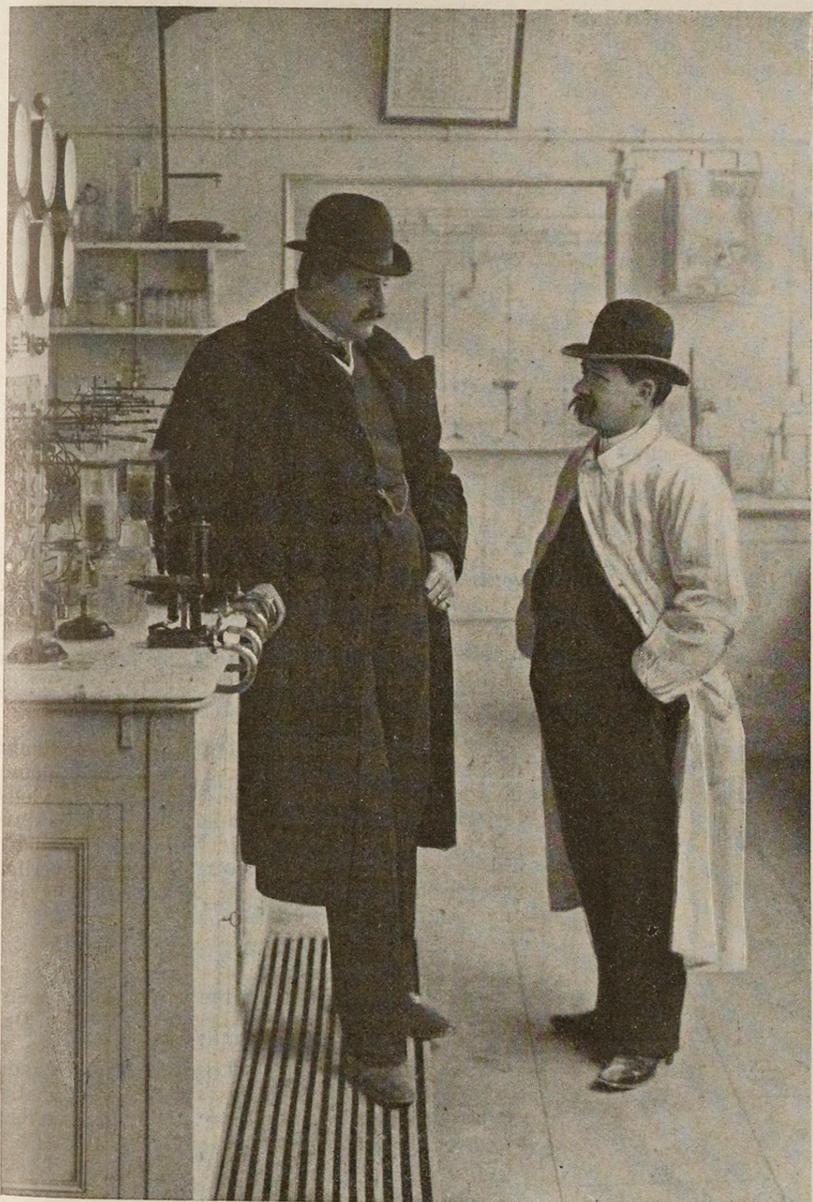
— Je sais que le capitaine et ses deux seconds sont les seuls américains du bord; les autres sont Danois et Allemands. Je sais aussi que tous les trois sont descendus à terre la nuit dernière; je le tiens de la bouche du fournisseur du bateau. Avant que leur barque atteigne Savannah, ma lettre sera arrivée par la malle, et la police de Savannah saura par câble que ces trois messieurs sont inculpés de crime. »

\* \* \*

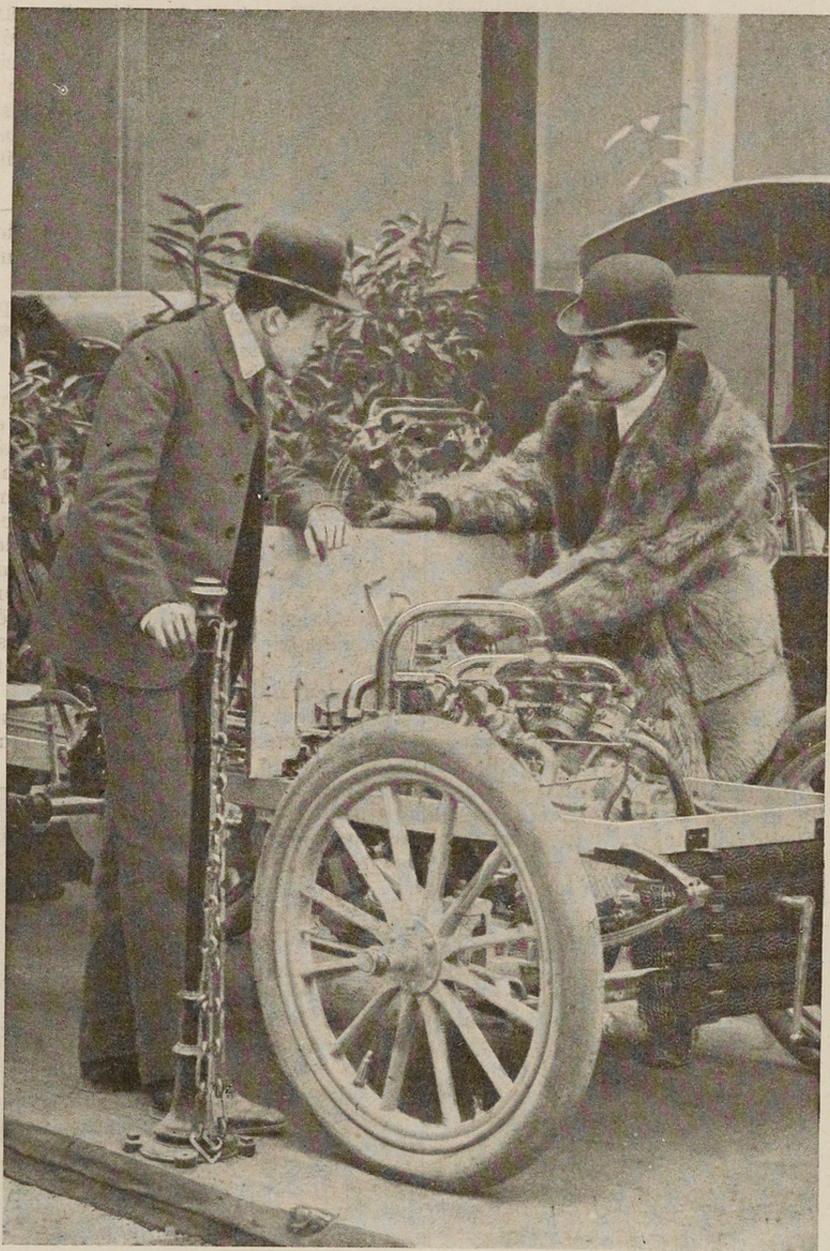
Comme toujours, les plans humains pèchent par quelque endroit, et les meurtriers de John Openshaw ne reçurent jamais les pépins d'orange qui devaient leur révéler qu'un homme aussi résolu et aussi hardi qu'eux, était lancé à leur poursuite.

Cette année-là, la tempête fit rage à l'équinoxe. Nous attendions toujours des nouvelles du *Lone Star*; mais aucune ne nous parvint. Un jour pourtant, nous apprîmes qu'on avait vu là-bas, loin sur l'Atlantique, flotter entre deux lames l'étambot d'un navire partant les lettres L. S. C'est là tout ce que nous savons du *Lone Star*.

LES GRANDS NOMS DE L'AUTOMOBILE



M. de Dion M. Bouton  
MM. DE DION ET BOUTON DANS LEUR LABORATOIRE D'EXPÉRIENCES



M. Richemond.  
M. RICHEMOND EXPLIQUANT LE MÉCANISME D'UNE VOITURE ADER



M. Mors M. Gilles Hourgières  
M. MORS CAUSANT, CHEZ LUI, AVEC M. GILLES HOURGIÈRES



M. Marcel Renault M. Louis Renault  
LES FRÈRES RENAULT DANS LEUR ATELIER DE CONSTRUCTION

## La Vie Sportive. — Les grands noms de l'Automobile

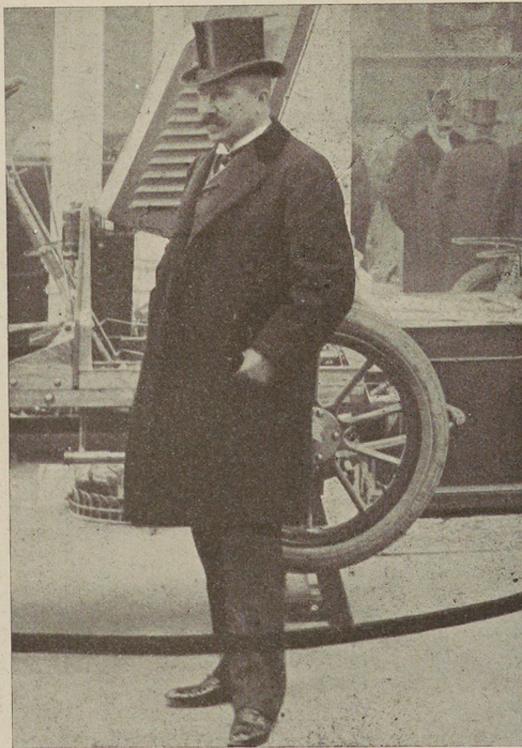


M. CLÉMENT DANS SON CABINET

**C'**EST un grand honneur pour la Presse de contribuer à la propagation de cette industrie nouvelle qui a nom : Automobilisme.

Nous répondons certainement à un sentiment de bien légitime curiosité en présentant à nos lecteurs les principaux constructeurs qui ont imprimé leur nom en caractères ineffaçables au livre d'or de l'Automobile. Nous les avons saisis sur le vif, à leur table de travail ou dans leurs ateliers même, en pleine activité, alors qu'ils assurent par leurs efforts incessants la première place, dans le marché mondial, à cette Industrie bien française.

**GARDNER-SERPOLLET.** — Le milliardaire américain uni à l'inventeur français! Dès 1877 Serpollet caresse son rêve. Dans l'atelier de menuiserie de son père, il construit le premier modèle, la première ébauche en bois du moteur qui deviendra quelques années plus tard le seul représentant de la vapeur au milieu de la foule des moteurs à pétrole. En 1888, il sort un premier tricycle à une place qui pèse 300 kilogs, en 1890, un tricycle à trois places avec lequel il entreprend un voyage à travers la France, voyage d'essai entrecoupé de pannes et d'accidents qui ne le découragèrent pas. Nouveaux progrès, nouveaux modèles en 1891-1892-1893. Puis six ans d'incubation au cours desquels le moteur se transforme en entier pour devenir enfin le puissant engin qui fait ses premières armes en 1899 et permet à la voiture Serpollet de remporter en 1900 à Nice le challenge Rothschild en filant 120 à l'heure. Travail, Persévérance, Succès! Telle pourrait être la devise de l'Ingénieur Serpollet.



M. SCHLUMBERGER, ADMINISTRATEUR DES MOTEURS OTTO

**M. DARRACQ.** — Chevalier de la Légion d'Honneur, Président de la Chambre Syndicale du Cycle et de l'Automobile, Conseiller du Commerce extérieur de la France, a créé la célèbre marque Gladiator et après l'avoir cédée à la Société Clément Humber Gladiator, s'est lancé dans la construction de l'Automobile. A maintenant une usine modèle qui occupe 500 ouvriers. Caractère énergique parvenu par sa seule volonté à la haute situation qu'il occupe.

**DE DION-BOUTON.** — Deux noms inséparables. Le premier, physionomie trop connue pour que nous cherchions à l'esquisser; le second, travailleur infatigable, décoré il y a deux ans, dirige l'armée de travailleurs qui ne peut satisfaire aux demandes arrivant de toutes les parties du monde aux ateliers de Puteaux.

**CHARRON, GIRARDOT, VOIGT.** — Charron, d'abord champion de France en bicyclette, dirige ensuite de main de maître la marque Humber et passant de la bicyclette à l'automobile, représente la grande marque Panhard remportant un succès sans égal. Secondé par l'expérience de M. Girardot, ingénieur-mécanicien de premier ordre, il fonde, à Puteaux, l'usine Charron, Girardot, Voigt qui s'est classée parmi les premières maisons de construction. Charron seconde sa brillante étoile par un labeur incessant, par des efforts que se plaisent à reconnaître tous ceux qui l'approchent.

**MM. MICHEL ET EUGÈNE WERNER** se sont toujours occupés de mécanique. Leur association a été des



MM. GARDNER ET SERPOLLET AU TRAVAIL

plus heureuses. Ils ont, on peut le dire, inventé la motocyclette à une époque où elle provoquait les rires, faisait hausser les épaules aux incrédules. Ils se sont obstinés, et avec raison, estimant que l'avenir était là beaucoup plus que du côté des lourds motocycles. L'événement a justifié leur opinion et leur petit moteur, successivement perfectionné d'années en années, est à l'heure actuelle universellement répandu.

**M. MORS.** — Encore un précurseur! Dès 1889 il exposait une voiture munie d'un moteur à vapeur. Mais en 1890 lorsque apparaît le premier moteur à pétrole il laisse ses premières amours et se consacre tout entier au perfectionnement du nouveau-né. Rapidement il acquit l'une des premières places dans le monde des constructeurs. Son succès dans Paris-Berlin reste inoubliable. A l'heure actuelle les voitures Mors sont classées parmi celles qui font le plus d'honneur à notre industrie.

**MM. LOUIS ET MARCEL RENAULT,** fils d'un grand commerçant de la Place des Victoires, élevés loin des machines-outils. Louis Renault au retour de son service militaire ayant eu un tricycle à sa disposition, cherche, par pure distraction, le moyen de le mettre mécaniquement en marche. Ses essais compromettant fortement l'harmonie des bordures et des plates-bandes du jardin de M<sup>me</sup> Renault, sa mère, il se voit expulsé et contraint à chercher un gîte sous un hangar appartenant à son frère Marcel, où ce dernier remisait son yacht. Ils fabriquèrent là leur première voiture, eurent quelques commandes de types semblables, employèrent une quinzaine d'ouvriers et occupent aujourd'hui plusieurs centaines de mécaniciens, ajusteurs etc., etc.

**CLÉMENT.** — Commença comme simple mécanicien, s'éleva par son travail et son intelligence, créa et dirigea une des premières marques de cycles françaises, marque qui fut comprise dans la fameuse



M. MAX RICHARD A SON BUREAU DE L'A.C.F.

vente de vingt-deux millions et demi à la société Clément-Humber-Gliadiator. Devenu libre M. Clément consacra toute la fortune acquise à la création d'usines nouvelles à Levallois, à Mézières et à Tulle. M. Clément est chevalier de la Légion d'honneur.

**DE KNYFF.** — Administrateur de la société Panhard et Levassor, s'est taillé une large place dans le monde de l'automobile. A su conduire à la victoire les voitures sorties des ateliers de l'avenue d'Ivry, pilote remarquable de véhicules dont l'éloge n'est plus à faire. Dirige avec compétence une véritable ville industrielle où sont employés deux mille ouvriers.

**LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DES TÉLÉPHONES** s'est acquis une réputation universelle dans la construction des bandages pour voitures automobiles. De là à entreprendre la construction même de ces voitures, il n'y a qu'un pas et ce pas, la Société Industrielle des Téléphones l'a franchi si brillamment que ses automobiles n'existant que depuis peu de temps se sont déjà particulièrement signalées.

**GEORGES ET MAX RICHARD,** deux frères, deux silhouettes bien connues.

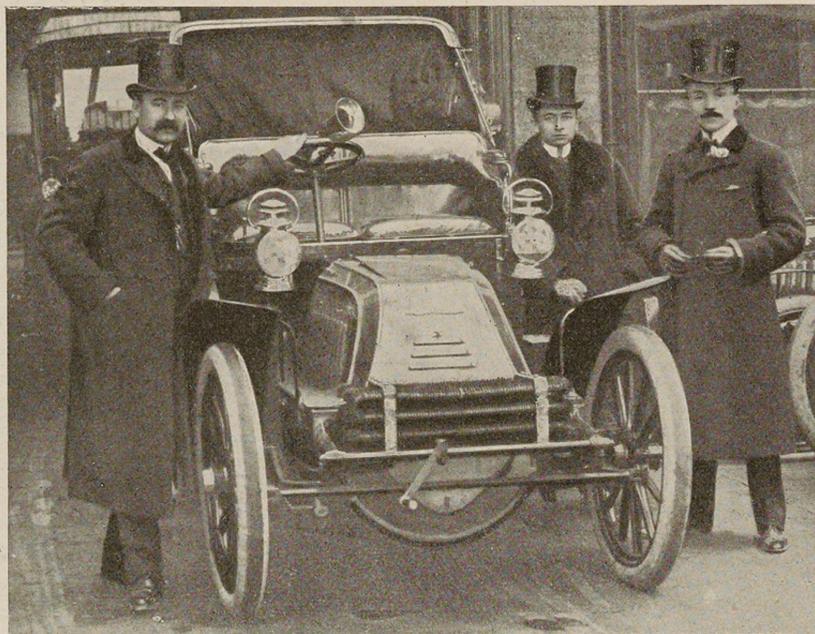
Dès 1895, le plus jeune, M. G. Richard construisait la bicyclette en y apportant les soins et le souci de la technique qui la rendaient chère aux amateurs. A cette époque M. M. Richard eut l'intuition que la voiture sans chevaux allait révolutionner le monde et



M. DE KNYFF, ADMINISTRATEUR DE LA SOCIÉTÉ PANHARD ET LEVASSOR



MM. WERNER FRÈRES A LEUR BUREAU DU SALON DE L'AUTOMOBILE



MM. GIRARDOT, VOIGT ET CHARRON DANS LEUR GARAGE

les deux frères aidés de leurs amis fondèrent au capital de 500.000 francs la société « Marque Georges Richard » dont le capital fut deux ans après porté à 3.000.000.

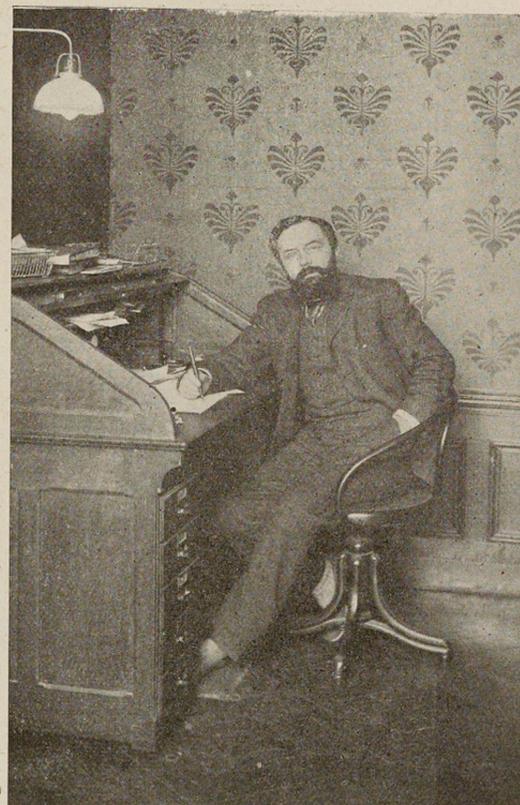
Comme Serpollet est le champion de la vapeur, KRIEGER est celui de l'électricité. Il en a successivement étudié les avantages et les défauts et a su par ses études spécialisées établir un type de voiture, dont tout le monde pourra admirer l'ingéniosité à son stand. Cette voiture, tout en ayant les avantages de la voiture électrique au point de vue de la marche, emprunte au pétrole toutes ses facilités pour la production de l'énergie.

M. le baron DE DIETRICH un de nos plus célèbres manufacturiers de l'Est s'est surtout attaché à la réalisation de types de voitures pour transport en commun. La maison de Dietrich marche à la tête du progrès. Son matériel et l'expérience de son directeur dans les travaux de grosse mécanique ne l'avaient-ils pas préparée à ce rôle. ?

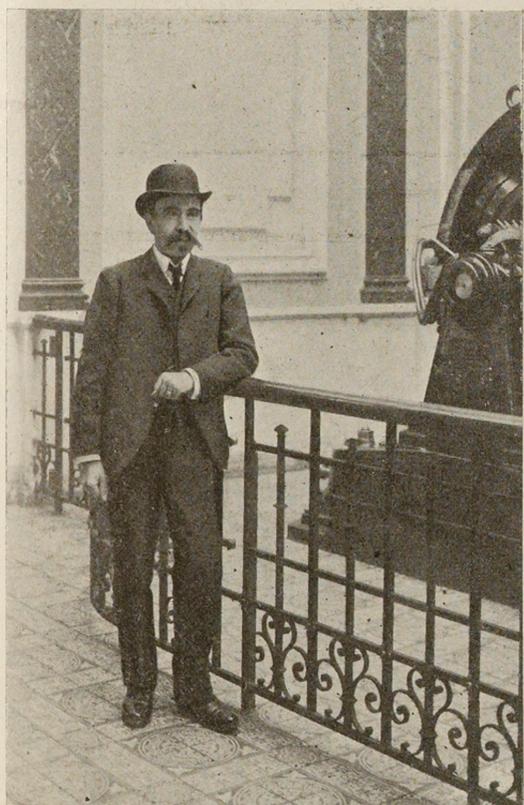
MICHELIN. — Le père des pneumatiques, le protecteur naturel de Bibendum, dirigeait une importante manufacture de caoutchouc lorsque la construction des cycles et des voitures automobiles prit son essor. Vit et saisit cette occasion de procurer aux cyclistes et aux chauffeurs un mode de roulement agréable. A doté les épreuves qui devaient permettre à la production française de manifester sa valeur et sa puissance. Son nom reste attaché à tous les succès remportés par les véhicules automobiles aux quatre coins de l'Europe.

N'oublions pas, pour conclure, la Société des moteurs OTTO qui a su admirablement approprier ses moteurs à l'automobile.

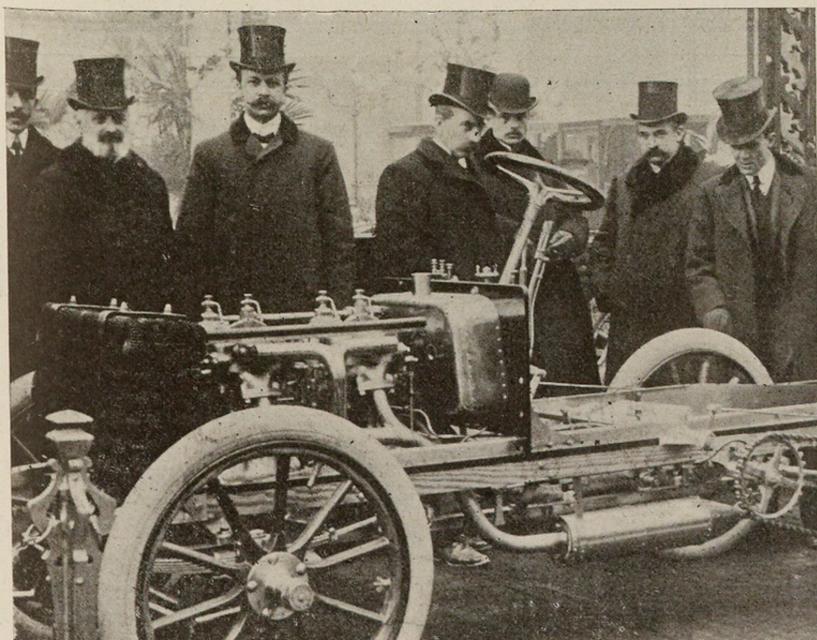
P. LETELLIER D'AUFRESNES.



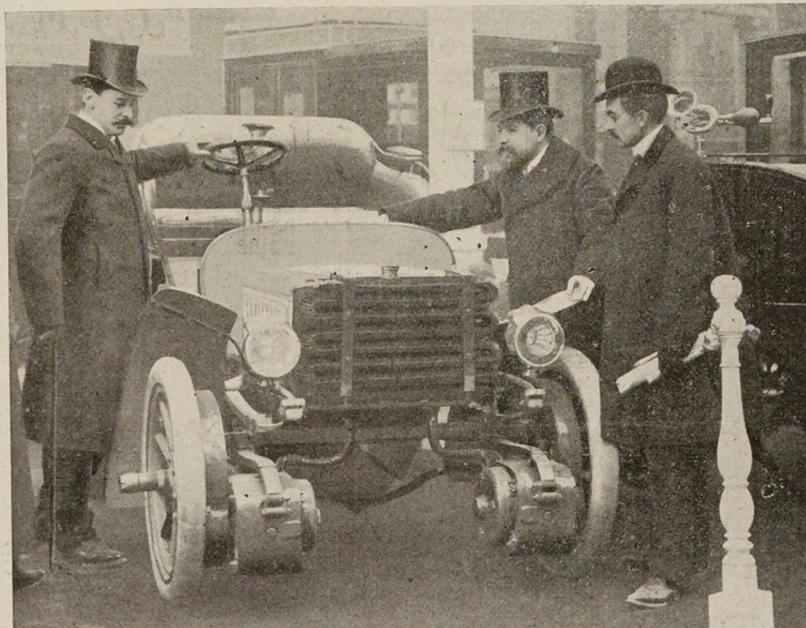
M. MICHELIN DANS SON CABINET DE TRAVAIL



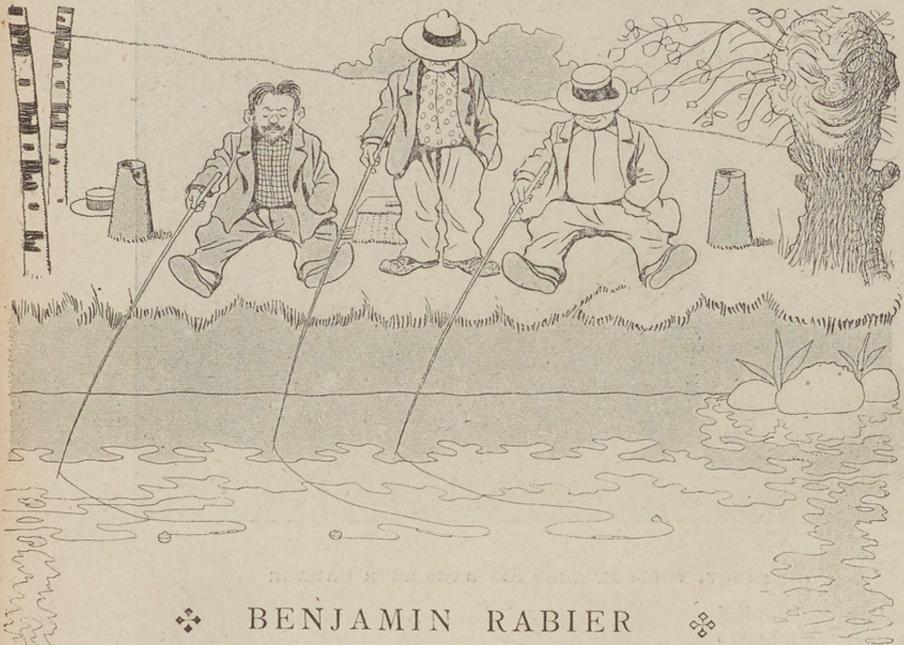
M. DARRACQ DEVANT SA DYNAMO DE 300 CHEVAUX



M. Diétrich  
M. LE BARON DE DIETRICH DEVANT LE CHASSIS DE SA VOITURE



M. KRIÉGER  
M. KRIÉGER DANS SON STAND DU SALON DE L'AUTOMOBILE



❖ BENJAMIN RABIER ❖

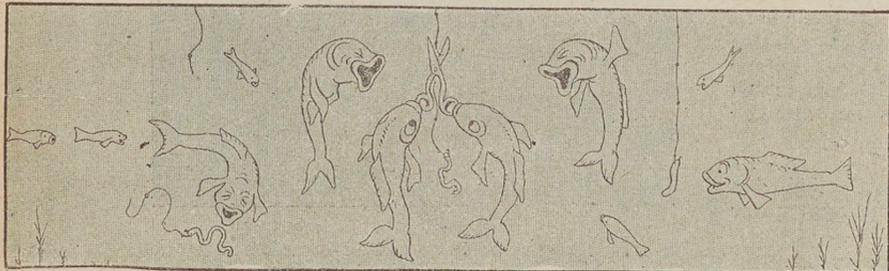
# Fifi Dégourdi

(Texte de FRED-ISLY)



Une Journée bien remplie. — La Sarigue et les petits Clowns. — Le Tonneau. — Le Cerf-Volant. — La Cane, la Poule et le Renard. — Le Ballon dirigeable. — Le Paletot. — Le petit Fifi et les Trois Pêcheurs. — La Chasse à la Carpe et la Pêche au Lapin, etc.

5 fr. Grand album, pour enfants, in-4° raisin avec 200 illustrations en noir et en couleurs, cartonné, couverture aquarelle vernie, tranches rouges. 5 fr.



# Les Contes d'Andersen

Traduits par E. AVENARD et illustrés par le célèbre peintre danois

❖ HANS TEGNER ❖

### SOMMAIRE :

Le Sapin, l'Ombre, la Princesse et le petit Pois, le Faux-Col, les Galoches du Bonheur, le Rossignol, les Cigognes, Poucette, la Reine des Neiges, Moelle de Sureau, les Sirènes, le Coffre volant, l'intrépide Soldat de Plomb, le Vent décroche les Enseignes, la Bergère et le Ramoneur, le Lutin de l'Épicier, la petite Marchande d'Allumettes, le Marchand de Sable, le Jardin du Paradis, Grand Claus et Petit Claus, le nouveau Costume de l'Empereur, le Briquet, le Bonhomme de Neige, les Sauteurs, les vilains petits Canards, Jean Lourdaud, la vieille Maison, le Porcher, les Fiancés, les Feux Follets sont dans la Ville, Tante Rage de Dents, les lieux de la petite Ida, le Cochon Tirelire, les douze Voyageurs de la Diligence, etc.



Magnifique volume grand in-4° de plus de 520 pages, contenant environ 250 dessins gravés sur bois par Florian, Rousseau, Bauer, Closs, Jungt, Waté, Tresse, Brenthels, etc., etc.

PRIX (Relié) : 15 francs

## QUO VADIS!

ROMAN  
DES  
Temps Néroniens

Par Henrick SIERKIEWICZ

Traduction nouvelle et adaptation de MICHEL DELINES

Un magnifique volume in-8 jésus de 400 pages, illustré de nombreuses compositions de Ch. JOUAS, gravées sur bois par DÉTÉ et de 6 planches hors texte en couleurs.

BROCHÉ : 10 Francs. — RELIÉ : 12 Francs.

H. G. WELLS

## LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE

Un très fort volume, grand in-8 jésus, illustré de 60 compositions ou aquarelles de MARTIN VAN MAELE, gravées sur bois par DÉTÉ, et de 4 belles planches en couleurs tirées en hors-texte.

BROCHÉ : 10 Francs. — RELIÉ : 12 Francs.

## NOTRE TOUR du MONDE

par Jules HOCHÉ

Nombreuses illustrations d'après nature du peintre C.-W. ALLERS

L'Égypte. — Suez. — Ceylan. — Pondichéry. — Madras. — Singapore. — Java. — Le Siam. — Hong-Kong. — Canton. — Shang-Hai. — Pékin. — Le Yang-Tse-Kiang. — Le Japon. — Les États-Unis et l'Amérique du Nord.

A l'attrait d'un *texte descriptif de tout premier ordre* vient s'ajouter celui d'une abondante illustration, *chef-d'œuvre d'un grand artiste*, et qui ne compte pas moins de 220 compositions, croquis, dessins et 14 planches en hors-texte. — Ce *magnifique volume de grand luxe*, format in-4° grand colombier, tiré sur vélin spécial des Papeteries du Marais, se recommande particulièrement aux personnes désireuses d'acquiescer un ouvrage aussi artistique qu'instructif. — Broché : 14 Francs. — Relié, fers spéciaux, reliure de grand luxe : 20 Francs.